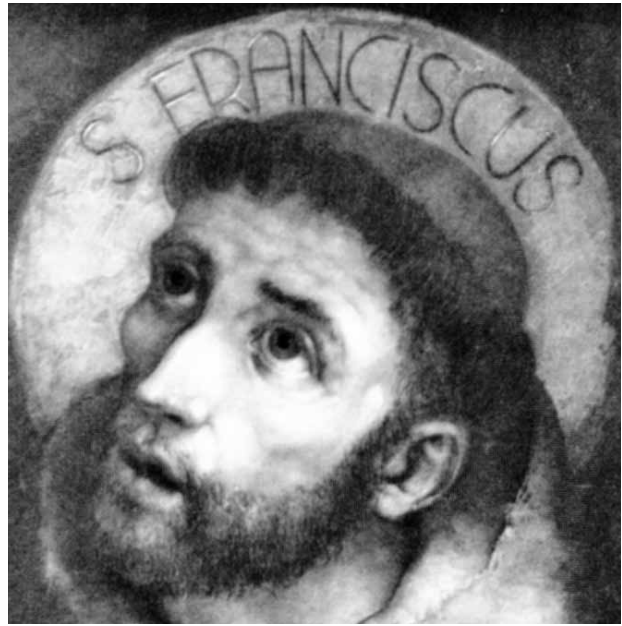


**Cours
fondamental
sur le charisme
missionnaire
franciscain**



**Critique
prophétique des
systèmes sociaux
du point de vue
franciscain**



**Leçon 21
Partie n° 2
Le marxisme**

Impressum

Éditeur et Copyright :

Comité de direction international du CCFMC
Président: Anton Rotzetter OFMCap
2ème édition revue et complétée, 1998
c/o Centre CCFMC, Würzburg

Rédaction :

Maria Crucis Doka OSF, Patricia Hoffmann,
Margarethe Mehren OSF, Andreas Müller OFM,
Othmar Noggler OFMCap, Anton Rotzetter OFMCap

Éditrice :

Sr. Alphonsa Kiven TSSF
Tertiary Sisters of Saint Francis
Shisong
P.O.Box 8
Kumbo, Bui Division
Cameroun
tssfcam1@yahoo.com

Graphisme :

Jakina U. Wesselmann

Centre CCFMC :

CCFMC-Zentrum
Haugerring 9
D-97070 Würzburg
Tel.: +49-931-352 84 65
Fax: +49-931-352 84 66
E-mail: post@ccfmc.net
Internet: <http://www.ccfmc.net>

Traducteur :

Pascal Curin

Rédaction :

Benedikt Mertens OFM, Judith Putz OSF, Philippe
Schillings OFM

**Cours
fondamental
sur le charisme
missionnaire
franciscain**



**Critique
prophétique des
systèmes sociaux
du point de vue
franciscain**



**Leçon 21
Partie n° 2
Le marxisme**

Sommaire



critique prophétique des systèmes sociaux d'un point de vue franciscain

Cours 21 Partie n°2 Le marxisme

II. Le marxisme

1. Le marxisme - qu'est-ce que c'est ?

1. 1. Karl Marx

- Le rencontre avec Friedrich Hegel, les Hégéliens et l'idéalisme allemand associé
- Amitié avec Friedrich Engels

1. 2. Les étapes de formation du marxisme

- Le Marx primitif
- Le Marx tardif ou « mûr »
- Le communisme (Lénine, Mao, Tito, Castro ...), également appelé « le marxisme oriental »
- Le « marxisme occidental »
- Les mouvements intellectuels influencés par Marx
- Le marxisme dans le Tiers-Monde
- Les organismes terroristes qui se réfèrent au marxisme

1.3. Description sommaire du marxisme

2. Quelques réflexions critiques

- 2.1. Le marxisme, héritage de l'humanisme
- 2.2. Le marxisme en tant que théorie sociale
- 2.3. Le marxisme en tant que philosophie de l'histoire
- 2.4. Le marxisme comme système de pensée politique dans les pays communistes
- 2.5. Le marxisme en tant que eschatologie biblique
- 2.6. Le marxisme et la famille franciscaine

III. La position franciscaine vis-à-vis du pouvoir politique et économique

1. François et Claire par rapport au conflit politico-économique

1.1. Le système du pouvoir

1.2. Le système de l'argent

2. Un combat central chez les franciscains: La justice et la liberté

2.1. La liberté

2.2. La justice

2.3. Le mouvement franciscain : semence d'une nouvelle culture politique

- Une société de la cohabitation
- L'importance de la spécificité et de l'unicité
- La conception franciscaine de l'homme
- Nouvelle perception
- Conscience de soi partagée

D. Exercices

E. Applications

F. Index

Épilogue



Leçon 21

Partie n°1

Le capitalisme

Sources franciscaines

Dieu ou l'argent

A. Introduction

B. Plan

C. Exposé

Introduction

I. Le capitalisme

1. La nature du capitalisme

- 1.1. Le pouvoir de l'argent
- 1.2. La révolution scientifique et technologique et son impact sur le monde du travail
- 1.3. La pensée capitaliste : Le néolibéralisme
- 1.4. Conséquences dévastatrices
- 1.5. Nouvelles formes d'organisation politique et économique
- 1.6. Crise de la civilisation

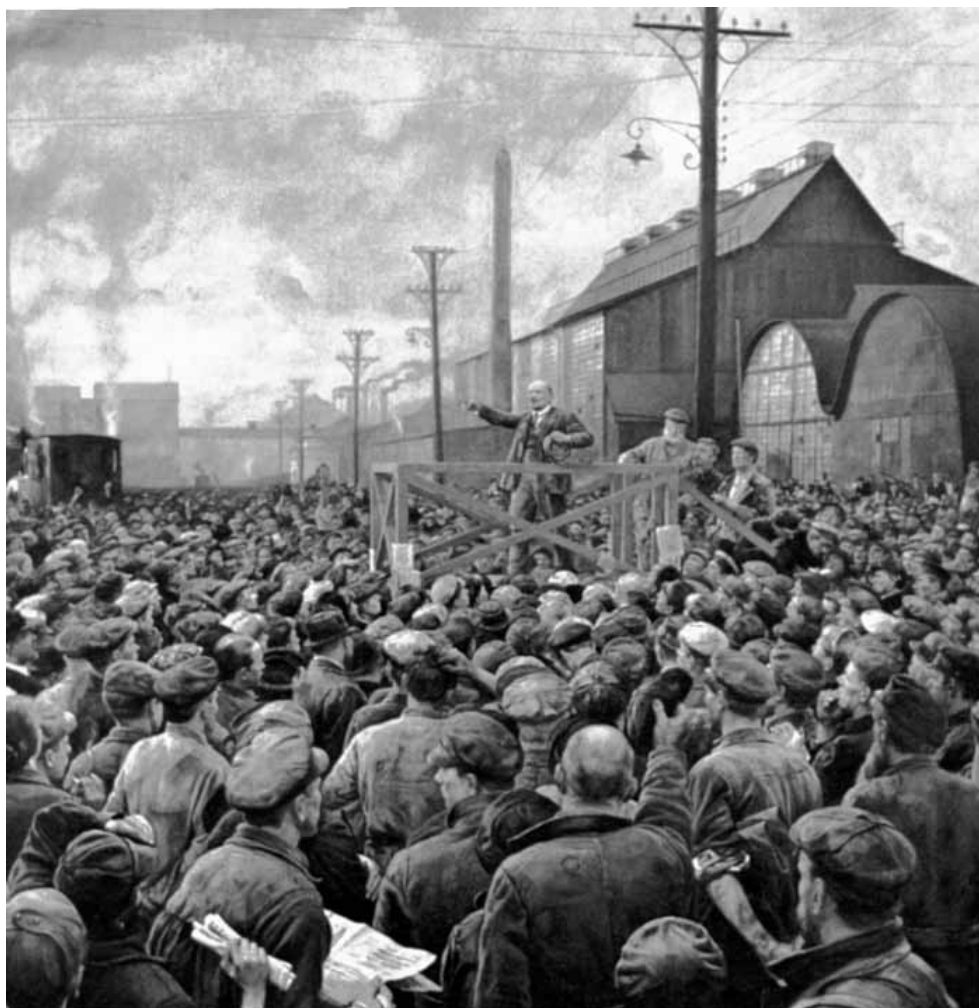
2. Critique du capitalisme

- 2.1. Critique interne au capitalisme
 - Le capitalisme en tant qu'idéologie
 - La liberté et le néolibéralisme
- 2.2. Critique fondamentale
- 2.3. Critique socio-éthique de l'Église
- 2.4. Critique théologique
- 2.5. Critique prophétique

Épilogue



La critique la plus virulente du capitalisme a été formulée par Karl Marx et les partisans qui l'ont suivi. C'est pourquoi il n'y a nullement raison de s'étonner du fait que le marxisme soit resté depuis sa naissance jusqu'à nos jours l'espoir des mouvements ouvriers et des couches populaires pauvres. Ils associent au marxisme d'une part une vision particulièrement messianique (Puebla 210) et d'autre part l'espoir de voir se réaliser un changement positif et définitif de leurs conditions sociales. Ce caractère messianique est déjà présent dans la pensée de Karl Marx pour laquelle ses racines judéo-protestantes pourraient donner une explication plausible.



Lénine fait son discours en mai 1917 aux travailleurs des usines Putilow à Saint-Pétersbourg

L'effondrement du communisme qui se présentait comme une réalisation des idées marxistes n'a cependant pas ébranlé cet espoir. Il existe toutefois de nombreuses personnes qui ne veulent se satisfaire du capitalisme et sont encore aujourd'hui des marxistes convaincus. Sont-ce des idéologues purs et durs que l'on ne peut dissuader de leurs erreurs ? Ou bien l'analyse marxiste du capitalisme avec ses contre-propositions reste-t-elle aujourd'hui encore valable ?

Dès l'instant où l'on pose cette question, on se retrouve bien souvent malgré nous au milieu d'une discussion très animée. La passion avec laquelle l'on discute du phénomène « marxisme » n'est pas nouvelle en soi. Elle fait partie de l'histoire du marxisme de facto.



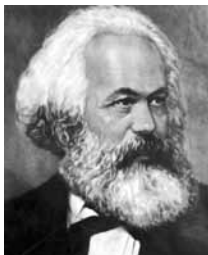


Le marxisme - qu'est-ce que c'est ?

Que doit-on finalement comprendre derrière le concept de marxisme ? Comme la réponse à cette

question ne pourra jamais assez être différenciée, il est nécessaire de l'aborder étape par étape.

Karl Marx



Karl Marx voit le jour le 5 mai 1818 dans la ville allemande de Trèves. Ses parents sont juifs. Pourtant son père, l'avocat Heinrich (Heschel), le fait baptiser à l'âge de six ans. C'est donc comme élève protestant, que Karl fréquente l'école primaire et le lycée humaniste de sa ville natale Trèves. Il termine ses études universitaires à Bonn et à Berlin avec un doctorat de sciences humaines. C'est dans ces villes qu'il fait la connaissance des grandes tendances intellectuelles de son époque sur lesquelles il ne manque pas de jeter un regard critique. Parmi celles-ci, deux rencontres seront décisives pour l'élaboration de sa pensée future.

• La rencontre avec Friedrich Hegel, les Hégéliens et l'idéalisme allemand associé

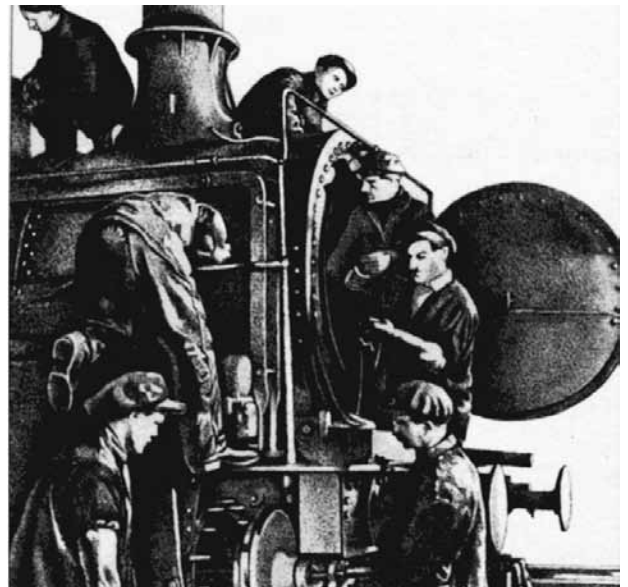
Chez Hegel, c'est la dialectique qui le convainc le plus, c'est-à-dire sa pensée fondée sur les oppositions (thèse-antithèse). Elle ouvre non seulement de nouveaux débats de fond, mais elle permet aussi la fusion des contraires à un niveau supérieur (synthèse). Hegel se penche donc sur des questions aussi difficiles que celle de la dépendance que l'homme entretient vis-à-vis de la création, celle de sa liberté, du don de sa personne et de l'épanouissement de soi, l'invariabilité de Dieu et son incarnation.

L'idée pure ou absolue (idéalisme) – dans le langage courant le divin – se réalise selon Hegel dans le temps et dans l'espace. Pour cela, elle se sert de la nature matérielle et de l'esprit contingent de l'homme, dont les formes les plus développées sont l'État, l'art et la religion, en respectant cet ordre décroissant ! Marx

1.

1.1.

remplace « l'idée » par la « matière », l'idéalisme par un matérialisme de sa propre conception. Le matérialisme est élevé au rang de principe de l'être (= matérialisme historique). Il en découle que le principe suprême n'est pas l'esprit (l'idée) mais la matière. La nature et l'homme sont l'expression de la matière. Celle-ci ne trouve pas sa forme la plus absolue dans l'État, l'art et la religion comme chez Hegel, mais surtout dans la production technique, la « pratique » de l'homme dans la « société communiste »¹, c'est-à-dire « la société dépourvue de toutes classes ».



Selon Marx, cette société sans classes était historiquement le point de départ de toute évolution sociale et elle est son but ultime. Nous avons pour ainsi dire perdu le paradis et devons le retrouver, nous vivons dans un monde étranger (dépaysement) et devons trouver la patrie. Du coup, jusqu'à présent,

1. Du latin : communis = commun, identique

l'histoire de l'humanité ne se limite pas à la décadence permanente d'un idéal, mais va à contre-courant de notre destinée originelle. Ceci se manifeste de la manière la plus visible par la propriété privée et la société des classes, tout comme la séparation du capital et du travail.

Que Karl Marx mise sur les masses prolétaires² pour restaurer une société dépourvue de classes, a une explication pratique chez le philosophe : il attendait d'elles la force nécessaire pour réaliser la révolution. Somme toute, ce sont elles qui ont le plus à souffrir de la société des classes, de l'exploitation et de l'aliénation.

• Amitié avec Friedrich Engels



Une étude approfondie de l'économie nationale et la rencontre intellectuelle ainsi que l'amitié avec Friedrich Engels ont finalement permis à Karl Marx de comprendre les liens économiques et sociaux qui resteront chez lui d'une grande importance.

En réalisant le lien interne qui existe entre les phénomènes et les processus économiques et sociaux, le philosophe Karl Marx a du même coup acquis les outils nécessaires pour donner vie à un mouvement politique unique dans l'histoire. C'est par « le Manifeste du Parti communiste » de 1848, que Marx et Engels ont co-rédigé, que tout a commencé.

Ce sont d'abord Marx et le « marxisme » qui ont fait prendre conscience au monde ouvrier de l'existence d'une classe ouvrière et finalement de soi-même en tant que groupe ; pour de nombreuses personnes, le marxisme se transforma tout simplement en une orientation spirituelle, en une forme de religion. Cela n'a rien de surprenant dans la mesure où l'Église se trouvait aux côtés de l'establishment politique et économique. Elle n'arrivait pas à dissiper le doute chez les travailleurs qu'elle puisse être de connivence avec « ceux d'en haut », qu'elle préfère faire attendre la consolation de l'au-delà plutôt que de prendre réellement parti pour les travailleurs. Cette impression fut renforcée par le fait que les fondements de la théorie sociale catholique n'ont été formulés au sein de l'Église que 50 ans après le « Manifeste du Parti communiste » et n'ont été mises en pratique que sans trop de conviction, voire pas du tout.

Les étapes de formation du marxisme

1.2.

• Le Marx primitif

Dans la première phase de sa vie, Karl Marx défend un humanisme sans conditions, « une philosophie humaniste étonnamment riche et polymorphe » pour reprendre l'expression du philosophe russe reconnu dans son domaine A. Ignatow. Écoutons Marx en parler lui-même : « La racine de l'homme est pourtant l'homme lui-même. ... La critique de la religion aboutit à la théorie qui consiste à dire que l'homme est l'être le plus élevé pour l'homme, donc par l'impératif catégorique³, à pouvoir renverser toutes les situations dans lesquelles l'homme est un être rabaissé, avili, abandonné et détestable... » (Premières œuvres 76). L'homme est ici la valeur absolue pour l'homme.

2. Latin : proles = enfants

3. Impératif absolu défini par le philosophe E. Kant : « Agis de telle sorte que ton action puisse définir la maxime pour l'action de tous les autres. »



Il n'est justement pas soumis à des forces sociales, ni à des lois économiques. L'humanisme que défend Marx ici, est - comme le dit lui-même - « le dépassement positif de la religion ». En d'autres termes : que ce à quoi aspire la religion n'est en réalité atteint que lorsque l'homme rayonne dans toute sa dignité.

Cette position a de sens que si l'on tient compte du fait que la forme dans laquelle la religion était autrefois palpable, l'Église, était du côté des puissants et que les pauvres devaient attendre la consolation de l'au-delà. À l'époque de Marx, on n'avait pas assez conscience que la dimension religieuse et spirituelle put être démontrée dans la nature de l'homme de manière plus intrinsèque. Dans tous les cas, cette révolution dont parlait Karl Marx à l'époque, « n'était pas un processus purement social, mais une révolution métaphysique (= religieuse) et un événement eschatologique (A. Ignatow 49). On s'en aperçoit très bien dans le personnage mythique de Prométhée⁴, lequel ne put se satisfaire des conditions du moment et déroba le feu aux dieux pour l'amener du ciel sur la terre. C'est pour cette raison qu'il est « le saint et martyr le plus distingué du calendrier philosophique » (Texte zur Methode 130). On a découvert ce jeune Marx qu'au fil du temps. Nombreux furent ceux qui s'y référèrent lorsque le visage inhumain du communisme se fit de plus en plus jour. Pourtant les communistes orthodoxes refusèrent de prendre cette voie. À cette époque, Marx n'aurait pas encore été un marxiste. Pendant toute la phase de déstalinisation⁵ le recours au jeune Marx fut encore considéré comme « une hérésie impardonnable », du « révisionnisme »⁶. Des marxistes occidentaux comme par exemple le français L. Althusser pensaient également que « le marxisme primitif n'était pas encore du marxisme, que manquait aux écrits de jeunesse de la maturité et que tout recours à ceux-ci serait un pas en arrière » (Ignatow 53).

• **Le Marx tardif ou « mûr »**

La rencontre avec Friedrich Engels marque pour Karl Marx un changement radical de sa pensée. Selon la position que l'on défend on peut parler de « maturité » ou de « décadence ». Même les marxistes ne sont pas d'accord sur ce point. Karl Marx adopte entre autres d'Engels une foi naïve en la science, une confiance dans le progrès et son image simplifiée de l'homme. Dorénavant, la nature métaphysique de l'homme est niée. L'homme est soumis aux conditions sociales et particulièrement économiques. Il est plutôt le produit de ces conditions que leur maître.

Ce sont les conditions économiques qui attirent sur soi toute attention. L'homme n'est plus la question. L'individu disparaît dans l'histoire. Tout cela n'est encore que théorie, mais aura dans la pratique des conséquences effroyables. L'homme devient une chose que le parti peut pétrir et former à satiété. Sous le régime de Staline, lequel avait poussé cette conception jusqu'à l'extrême, le marxisme de N.J. Bucharin⁷ connaît une crise. Le bruit court qu'il ait dit « qu'il était temps de mettre enfin un terme au verbiage permanent à propos de l'économie et de s'attaquer à la question de savoir ce qu'est l'homme »

(Ignatow 51). Par la suite, il sera jeté en prison à cause de ses idées, c'est là qu'il écrira son étude philosophique pour la postérité. Dans son étude, il met à nouveau l'accent principal sur la nature de l'homme.

• **Le communisme (Lénine, Mao, Tito, Castro...), également appelé « le marxisme oriental »**

La subordination de l'homme aux conditions sociales devient une idéologie d'État avec Lénine et d'autres dignitaires de haut rang. Le pouvoir illimité d'un parti, présenté à l'origine comme une dictature du prolétariat, aboutit à un système totalitaire méprisant l'homme, à « l'Archipel du Goulag » dans lequel une multitude de personnes sont prisonnières, torturées ou assassinées (cf. Alexandre Soljenitsyne).

4. *Du grec : Prometheus : celui qui anticipe. Titan de la mythologie grecque. Un bienfaiteur de l'humanité et un fondateur de civilisation.*
5. *Processus engagé à partir du 20e congrès du parti communiste de l'union soviétique un en 1956 qui se distance du testament philosophique et politique de Joseph Staline.*
6. *Modification d'une théorie non autorisée.*
7. *Homme politique et économiste théoricien soviétique (* 1888- + 1938 exécuté). En tant que membre du bureau politiques, ils sont tenus la politique de Staline, puis s'engagea avec conviction contre ses projets de collectivisation forcée et d'industrialisation, fut mis à l'index parole Staline à cause de son orientation « trop pas droite » dans le parti et perdit tous ses mandats en 1929. Il fut réhabilité en 1956.*



Le dogmatisme⁸ dans la science, l'absence de liberté dans la pensée, l'intolérance vis-à-vis des autres théories divergentes et beaucoup d'autres choses encore caractérisent le marxisme dit oriental. Tout est subordonné à l'objectif final visant l'édification d'une société sans classes et de réaliser un état de bonheur collectif. La fin justifie les moyens. L'individu est sacrifié sur l'autel de l'histoire.

Ce que Léon Trotski déclare à propos de l'assassinat de la famille du tsar est élevé au rang de méthode dans « le marxisme oriental » : « L'inexorabilité du règlement de comptes a montré à tous que nous étions décidés à mener un combat sans pitié, sans se laisser dissuader par quoi que ce soit. L'exécution du tsar et de sa famille était nécessaire, non seulement pour insuffler la peur à l'ennemi, pour lui causer de l'effroi et enlever tout espoir, mais aussi pour secouer les hommes dans les propres rangs et leur montrer qu'on était arrivé à un point de non-retour... » (Trotski 112). On constate ici à quelle barbarie on peut parvenir quand on veut atteindre un but moral élevé (ou un bonheur) avec des

moyens immoraux (violence, terreur, meurtre). Que la violence puisse se retourner contre soi-même apparaît très bien dans la poésie de Wladimir Majakowskij, qui veut «mettre son pied sur sa propre gorge» (Ignatow 78).

Auch mir
wächst die Agitpropkunst⁹
zum Halse heraus,

auch ich
schriebe
Goldschnitt und Fliederstrauß -

das wär was
für Scheckbuch und Seele.

Doch ich
bezwang mich
trat
bebenden Hauchs

dem eigenen Lied
auf die Kehle.

Ce marxisme attend donc le sacrifice de la propre personne, au moins auprès des représentants « parfaits » du système. C'est pour cette raison qu'on parle également de « marxisme ascétique », une chose qui devrait fasciner des ascètes (cf. le journal intime sur Cuba de Ernesto Cardenal).

• *Le « marxisme occidental »*

Sous ce concept, c'est tout un « faisceau d'interprétations de Marx » qu'il faut comprendre, lesquelles se réfèrent au communisme sous différentes facettes, partiellement sans esprit critique, partiellement de manière de plus en plus critique jusqu'à la rupture déclarée. Presque tous les motifs du communisme y sont repris, voire transformés ou accentués d'une manière différente.

Le « marxisme occidental » se différencie du « marxisme oriental » en particulier par le fait que le pouvoir absolu du parti sur l'État lui fait défaut.

8. *De dogma = dogme, principe. Respect rigide des dogmes ; pensée non autonome, dépourvue d'esprit critique, obéissance à la lettre des règles.*



Le but est de libérer l'homme de toute « aliénation », l'humanisation de la société et de prime abord faire naître le bonheur sur terre. Les représentants de cette forme de marxisme veulent dénoncer toutes les voies menant à un bonheur dont les fruits ne peuvent être savourés que dans le présent et pas uniquement dans un avenir lointain. C'est ce qui fait la différence entre le « marxisme occidental » et « oriental », Ignatow parle, en effet, de « marxisme hédoniste »⁹. On associe quelques noms célèbres à ce courant marxiste comme A. Gramsci en Italie (1891-1937), G. Lukacs en Hongrie (1885-1971), L. Kolawski en Pologne (*1927), L. Althusser (1918-1990) et R. Garaudy (*1913) en France, E. Bloch en Allemagne (1885-1977), W. Reich en Autriche (1897-1957). On pourrait rédiger des biographies fascinantes sur chacun d'entre eux.

• *Mouvements intellectuels influencés par Marx*

Il faut comprendre par là quelques penseurs et groupes de penseurs qui sont influencés par Marx d'une manière importante, mais qui représentent des modèles de pensée indépendants. La philosophie sociale de Jean-Paul Sartre (1905-1980), la psychanalyse de Erich Fromm (1900-1979), la philosophie de Bertrand Russell (1872-1970), la « théorie critique » de l'École de Francfort (Max Horkheimer : 1895-1973, Theodor W. Adorno : 1903-1969, Jürgen Habermas : 1929, Herbert Marcuse : 1898-1979) sont quelques noms parmi d'autres qui se croient redevables d'un humanisme radical et sont apparentés à Karl Marx sur plusieurs points. Ces dernières décennies, ils ont profondément marqué la pensée du monde occidental et ont exercé une influence sur des philosophes du monde méridional.

A cause de leur engagement pour le monde des travailleurs, les membres les plus fragiles de la société, il est d'usage de considérer très souvent comme marxistes d'autres mouvements socialistes et socio-démocrates bien que leur lien avec Marx soit plutôt disparate et diffus, voire quasi inexistant.

• *Le marxisme dans le Tiers Monde*

En Amérique Latine, en Afrique et en Asie une version du marxisme ou socialisme respectivement différente s'est développée en raison d'une pensée très spécifique et des situations sociopolitiques respectivement très particulières. Cite ainsi que par exemple Julius Nyerere développa un socialisme tanzanien sur la base de l'Ujamaa (au sens de famille élargie). Il y eut des essais similaires et autonomes au Zimbabwe et en Égypte, alors que l'Angola, Mozambique et l'Éthiopie adoptèrent le marxisme soviétique. D'autres mouvements socialistes de pensée marxiste se sont, en Afrique, inspirés de ces exemples de manière plus ou moins différentes. L'Asie est dominée par le pays le plus peuplé de la terre dirigée par un régime communiste. La voie spécifique chinoise que Mao Tsé-toung a montrée a conduit à d'importantes tensions avec le régime soviétique qui n'eut de cesse de revendiquer la paternité d'une doctrine pure du marxisme. Ces deux modèles communistes, le maoïsme chinois et le communisme soviétique, ont un rayonnement sur les autres pays asiatiques qui s'exprime de manière différente. Jusqu'à aujourd'hui, il n'existe pas d'autres formes perceptibles du marxisme en Asie. Étant donné que le marxisme d'Amérique Latine a eu une influence très particulière



1949: *China wird kommunistisch*
Ausrufung der Volksrepublik China

sur la pensée théologique et ecclésiastique de ce continent nous nous proposons ici de nous intéresser plus en détail à cette forme de marxisme qui, de plus, prit une importance internationale à travers les différentes formes de la théologie de la libération.

9. Grèce: *hedoné* = envie

Pour comprendre le marxisme en Amérique Latine, il est nécessaire de revenir sur son histoire. Ce ne furent pas les intellectuels qui amenèrent le marxisme en Amérique Latine, mais bien les travailleurs qui immigrèrent de l'Europe. De prime abord, ils ne propagèrent pas une doctrine, mais plutôt une forme d'espoir. Et ce ne fut pas Marx ce qui fut d'abord annoncé, mais la pensée socio-révolutionnaire de M.



Michail Bakounin

Bakounin (1814-1876) qui, compte tenu des conditions sociales propres à l'Amérique Latine, apparut plutôt sous forme diffuse que sous forme d'une théorie tangible. Bakounin s'était certes associé à Karl Marx, mais il suivit sa propre voie. Il voulait

édifier un ordre social, et notamment sur la base de la liberté inconditionnelle de l'individu et des principes fondamentaux de la justice, de l'égalité et de la fraternité. Il ne souhaitait recourir à la violence et à la terreur qu'en cas d'extrême nécessité, notamment pour faire introduire le communisme. La pensée de Bakounin mène également à la création des premiers partis communistes d'Amérique Latine.

Le fait que finalement Karl Marx a pu devenir un flux en Amérique Latine est lié essentiellement à sa prise de position en faveur des gens asservis. « Karl Marx est mort. Parce qu'il s'est battu du côté des faibles, il faut lui rendre hommage », écrit le révolutionnaire cubain, l'écrivain José Martí en 1883 dans un article nécrologique sur Karl Marx dans le journal argentin «La Nación ». Des le début, ce qui fascinait chez Karl Marx c'était ce qu'on appelle au 20e siècle « l'option pour les pauvres ». Toutefois José Martí formule déjà ses critiques du marxisme qui ont encore toute leur validité à l'heure actuelle. À la solution dure de la lutte des classes il oppose un la solution douce d'une évolution parce qu'il trouve angoissant le fait que l'on monte les hommes les uns contre les autres. Selon Martí, Marx n'a proposé cette voie que parce qu'il était encore un peu dans l'obscurité, « sans remarquer que des enfants viables ne viennent ni des entrailles d'un peuple dans l'histoire ni des entrailles d'une femme dans sa maison si ils ne sont pas le fruit d'une évolution naturelle et laborieuse » (cité par Fonet-Betancourt 26).

Ce n'est qu'à partir de la révolution d'octobre de Lénine en 1917 que Marx ne parvint à devenir le moteur le plus important des partis communistes déjà

existants ou récemment fondés en Amérique Latine. Ils reprisent pour une large partie l'interprétation léniniste du marxisme et demeurèrent d'un point de vue historique un insignifiant. Il en va différemment des toutes premières prémices d'un marxisme latino-américain autonome. Il faut y évoquer tout particulièrement José Carlos Mariátegui qui développa un programme marxiste dans les années 1928 – 1930 dont la pensée n'a pas de racines européennes car elle s'inspire du contexte au Pérou. Il passe pour être « le premier marxiste » de l'Amérique Latine. Il y a néanmoins à la même époque dans la plupart des pays de ce continent des personnalités qui pensaient de la même manière. Mariátegui refuse un marxisme dogmatique dont les contenus ne seraient destinés qu'à être repris et transmis. Cette forme de marxisme appartient selon lui au 19e siècle et n'a plus de validité au 20e siècle. Le marxisme pour lui est plutôt une méthode qui permet d'analyser la réalité et péruvienne ou latino-américaine. En d'autres termes, « la seule voie pour continuer l'œuvre de Marx et le dépasser », est de le percevoir comme une méthode et non pas comme une théorie (cité par Fonet-Betancourt 107). Il va de soi, que du point de vue de l'Union Soviétique, tout ceci n'est qu'une hérésie.

Chez Mariátegui on remarque aussi clairement ce qu'il faut comprendre sous le concept de la « méthode marxiste » : l'analyse d'un problème bien particulier

- Sous l'angle de l'exploitation économique et social
- Du point de vue des personnes concernées
- Avec l'objectif de changer la situation y compris de manière révolutionnaire



Mariátegui écrit déjà en 1928 – 1930 des phrases que l'on pourrait écrire et lire aujourd'hui : « Nous constatons que le système économique et politique que nous combattons se transforme par étapes en un moyen de colonisation du pays par le capitalisme étranger et impérialiste. De ce fait, nous soutenons l'idée qu'à ce moment précis de notre histoire on ne peut être un vrai nationaliste ou révolutionnaire sans être en même temps un socialiste » (cité par Fornet-Betancourt 109).

La position de Mariátegui est d'autant plus importante qu'elle anticipe sur des thèses dont on ne peut reconnaître la portée qu'après l'effondrement du communisme soviétique. On peut regretter qu'elle n'ait pas immédiatement trouvé d'adeptes en Amérique Latine. Les marxistes latino-américains se durciront même avec le temps pour devenir des léninistes et stalinistes, en particulier à cause des conditions propres à la « guerre froide »¹⁰.



Pour le marxisme en Amérique Latine la révolution cubaine de Fidel Castro en 1959 joue un rôle capital. Il en ressortit un mouvement socio-révolutionnaire qui eut un impact sur l'ensemble du continent. La victoire de Castro est avant tout le point de départ d'une nouvelle réflexion sur le marxisme à la manière de Mariátegui. Pendant l'année de la révolution cubaine le brésilien Leôncio Basbaum s'exprime ces termes : « La tâche qui s'impose à nous marxistes d'aujourd'hui consiste à libérer le marxisme de son dogmatisme pour que l'on puisse surmonter du retard qu'il a accumulé par rapport à l'évolution de l'histoire. Cette tâche est la suivante : penser le marxisme par les contraires... Le marxisme doit être quotidiennement repensé et parachevé à nouveau en le mettant en relation avec les faits, les nouvelles découvertes scientifiques et la transformation de la réalité sociale. C'est justement cette tâche qui est peut-être l'héritage le plus important de Marx ». En disant cela, il rappelle les expériences douloureuses que les marxistes de pensée autonome durent subir. Il poursuit en ces termes : « Nous devons essayer d'acquiescer le droit pour nos marxistes de critiquer le marxisme, tout particulièrement le marxisme en vogue actuellement, et ce faisant sans en être « exclu » ni subir « d'épuration ». Une autre mission à laquelle nous marxistes nous devons nous atteler est d'empêcher

que le marxisme devienne déraisonnable » (cité par Fornet-Betancourt 227).

- Après la victoire de Fidel Castro, la réalité sociale et économique du continent et analysée et interprétée de plus en plus de manière marxiste.
- En 1960, les œuvres complètes de Karl Marx ont été éditées pour la première fois en langue espagnole à Santiago du Chili. La même année, Jean Paul Sartre tient des conférences à Cuba et au Brésil sur le lien qui existe entre le marxisme et l'existentialisme. Ils eurent partout un écho retentissant et devinrent partie intégrante du marxisme latino-américain.
- En 1961, après l'invasion ratée de Cuba de l'exil des Etats-Unis dans la baie des cochons, la révolution Cubaine se radicalise et se transforme en un mouvement de solidarité dans tout le continent : Castro se reconnaît dans le marxisme-léninisme ; Cuba est exclue sous la pression des USA de l'OEA (Organisation des États Américains) et il est frappé d'un embargo économique un qui perdure jusqu'à aujourd'hui (1997). Cuba devient la victime du conflit est-ouest qui aurait presque conduit en 1962 au déclenchement d'une guerre atomique. De
- En 1965, Ernesto Che Guevara publie son programme : « Le socialisme et l'homme à Cuba »,
- En 1967, il est assassiné en Bolivie.
- En 1968, Fidel Castro fait un discours qui fit l'effet d'un fanal pour toute l'Amérique Latine, mais qui n'aura malheureusement pas à Cuba même les conséquences recherchées : « Sans doute nous trouvons nous devant de nouveaux faits, face à de nouveaux phénomènes ; sans doute les révolutionnaires... nous qui nous considérons comme marxistes-léninistes, avons l'obligation d'analyser ces nouveaux phénomènes. Car il ne peut y avoir plus antimarxiste que la pétrification des idées. Et il y a des idées qui ont même été avancées au nom du marxisme qui ressemblent à de vraies fossiles... le marxisme doit évoluer, dépasser une certaine rigidité ; interpréter la réalité d'aujourd'hui avec un esprit scientifique et objectif, se comporter en force révolutionnaire et non

10. Attitude hostile entre les deux blocs militaires à l'Est et à l'Ouest sans utilisation directe d'armes.

pas en Église pseudo-révolutionnaire. Ce sont les paradoxes de l'histoire. Lorsque nous voyons que des secteurs du clergé deviennent des forces révolutionnaires, comment pouvons-nous nous satisfaire du fait que des secteurs du marxisme deviennent des forces ecclésiastiques?... Nous devons y réfléchir et agir dans un sens dialectique... » (Cité par Fornet-Betancourt 234). Ces déclarations ne sont compréhensibles que si l'on tient compte du soutien que la révolution de Fidel Castro a reçu de l'Église catholique voire même du nonce apostolique. Celui-ci percevait la révolution comme une forme sociale nécessaire par rapport au régime précédent. La même année, la junte révolutionnaire proche du marxisme forme le gouvernement au Pérou.

••• En 1970 le Chili et obtient en la personne de Salvador Allende le premier président marxiste élu de manière démocratique.

••• En 1979 a lieu la victoire de la Révolution populaire sandiniste¹¹ au Nicaragua qui recèle des traits marxistes et confère au dialogue entre chrétiens et marxistes une nouvelle qualité. Au milieu des années 60, on remarque de manière de plus en plus claire à quel point la situation économique de l'Amérique Latine s'aggrave dans des proportions jamais vu jusqu'alors. Cela a pour conséquence une réorientation marxiste de la pensée sociale politique dans toute l'Amérique Latine. La Commission des Nations Unies les pour Affaires Économiques chargée de l'Amérique Latine formule la dite théorie de la dépendance selon laquelle la misère du Tiers-Monde est une conséquence directe de l'exploitation par les pays du nord (cf. cours n° 20). C'est aussi dans ce contexte qu'il faut voir l'évolution de l'Église catholique en Amérique Latine. En 1968, la deuxième assemblée générale de la Conférence Épiscopale Latino-Américaine a lieu à Medellín. Elle essayait de mettre en pratique le



Salvador Allende und Pablo Neruda

Second Concile du Vatican dans la réalité locale. Cela se traduit par deux idées clés : « L'option pour les pauvres » et « le salut comme libération intégrale ». Pour décrire la situation de l'injustice ressentie comme un emprisonnement ou une absence de liberté la théologie de la libération qui en ressort se sert des sciences sociales (cf. cours n° 20). Celles-ci se reportent entre autres également aux enseignements du marxisme. La théologie de la libération devient

ainsi un lieu où le marxisme méthodique s'applique de manière justifiée et naturelle. Cela s'applique également à la théorie sociale de l'Église catholique. Pour réfuter en outre le reproche fait à la théologie de la libération selon lequel elle se fonderait sur le marxisme dogmatique, il suffit entre autre de rappeler le fait que les marxistes latino-américains le rejettent sans équivoque.

11. Adjectif formé d'après Sandino, un combattant pour la libération nicaraguayenne du succès contre l'armée d'occupation américaine, qui fut assassiné par la garde nationale nicaraguayenne lors des pourparlers de paix en 1934.





Che Guevara (1928 -1967), en dehors de Fidel Castro le plus célèbre des marxistes latino-américains, lutte en toute logique de manière véhémement contre toute forme de dogmatisme d'obéissance marxiste. A ses yeux, le marxisme est aussi une méthode, « un fil rouge pour l'action », la manière créative de pouvoir changer des situations. Le marxisme se doit d'adopter une attitude systématiquement critique. Il n'existe pas de théorie fixe capable de tenir face à toute forme d'expérience: « Le seul moyen qui permette de réparer des erreurs est celui de découvrir les erreurs ; de les rendre publics ;... le seul moyen révolutionnaire est celui de la discussion publique ; ... la discussion que nous menons sur nos propres erreurs, sur les erreurs de nos organisations , ... pour pouvoir ainsi en tirer de nouvelles conséquences ;... nous n'avons pas le droit d'avoir peur de nous confronter à la réalité ... » (Cité par Fernet-Betancourt 247). Bien évidemment, le parti communiste joue un rôle particulier, mais il n'est pas défini de la même manière que dans le léninisme : « Le parti de l'avenir sera intimement associé aux masses dont il tirera les grandes idées types, ... il sera un parti qui applique sa discipline de manière cohérente selon le centralisme démocratique¹², mais en même temps aussi une discussion ouverte permanente, la critique et l'autocritique. ... car nous devons toujours garder présent dans nos esprits que le marxiste n'est pas une machine automatique et fanatique... » (Cité par Fernet-Betancourt 247). Pour Che Guevara l'homme est au centre. Le marxisme devient une méthode de l'auto-libération. Il en résulte pour lui un programme d'éducation conséquent. L'école devient le moyen le plus important pour transmettre à l'homme la conscience de lui-même et d'atteindre par là même l'idéal d'une société véritablement communiste. Contrairement au léninisme, ce n'est pas une élite ou un parti qui possède le savoir et l'impose aux autres. Le l'éducation est bien plus une affaire de dynamique sociale. Lorsque Guevara appelle pourtant à la révolution armée, cela s'explique par les structures créées par l'injustice. Il faut d'abord les surmonter pour que l'homme puisse s'épanouir.

La voie proposée par l'historien et professeur de philosophie Enrique Dussel (*1934) est intéressante. En tant que catholique argentin, il est d'abord marqué par « l'affect antimarxiste » (Fernet-Betancourt 272), c'est-à-dire que pour lui la chrétienté et le marxisme



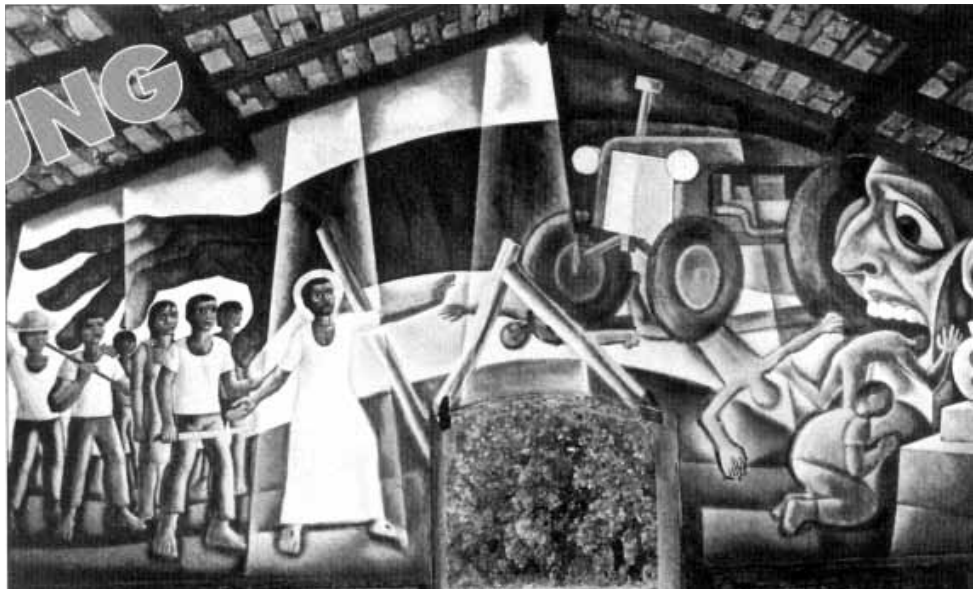
sont deux courants de pensée absolument inconciliables. Néanmoins, depuis 1976, il se penche plus en détail sur Karl Marx et devient l'un des témoins les plus importants d'une voie marxiste autonome en Amérique Latine. La manière qu'il a de se percevoir lui-même comme « marxiste » doit se comprendre dans un sens intrinsèquement latino-américain. Cela signifie une séparation radicale du dogmatisme à la façon européenne : « ... il s'agit d'une confrontation créatrice que poursuit Marx, il reste marxiste en ce sens qu'il ne trahit pas sa logique. ... le marxisme latino-américain est créateur parce qu'il s'ouvre à de nouveaux horizons que Marx n'avait pas envisagés... » (Cité par Fernet-Betancourt 287). Pour Dussel aussi, le marxisme est une méthode et non une « doctrine ». Celle-ci repose essentiellement sur deux problématiques :

- la dépendance des pays en voie de développement vis-à-vis des pays industrialisés (critique du capitalisme) et
- la libération des peuples de toutes dépendances indignes.

La confrontation entre les marxismes eux-mêmes qui dure depuis des décennies, mais aussi celle entre les marxistes et les non marxistes, entre le marxisme et l'Église, mena en Amérique Latine à une culture de la querelle qui revêt une importance à caractère général. En Amérique Latine, une forme de marxisme s'est

12. *Forme de direction d'un parti dans laquelle les décisions sont prises dans un centre unique*

développée sans grand rapport avec que les formes européennes. Il faudrait en tenir compte dans notre jugement du marxisme et de la théologie de la libération.



• **Les organismes terroristes qui se réfèrent au marxisme**

Alors que les formes du marxisme latino-américain que nous avons traitées dans ce cours se sont contentées d'une confrontation intellectuelle et qu'elles sont disposées à collaborer avec les forces de



progrès de la société, il existe parallèlement des groupes et des mouvements qui recourent à la violence et à la terreur pour parvenir à une autre société « meilleure ». L'utilisation de la violence et de la terreur pour transformer la société n'est pas fondée sur une politique d'État, mais elle surgit le plus souvent d'un état de désespoir sur la situation présente. Ce faisant, la référence au marxisme est au premier plan. On pourrait citer les exemples suivant : Sendero Luminoso au Pérou, Pol Pot au Cambodge, Brigade Rosse en Italie, R.A.F. en Allemagne, le P.K.K. au « Kurdistan ». Pour conclure, il n'est pas inutile de rappeler que dans le cadre du conflit est-ouest nombreux furent ceux qui furent repoussés dans le camp socialiste pour se distancer et se libérer du passé colonial. Le marxisme resta, dans ce cas, plus une étiquette extérieure qu'une conviction intérieure.

Description sommaire du marxisme

1.3.

« Qu'est-ce qui peut nous conduire à penser qu'on peut trouver malgré tout un dénominateur commun entre les diverses théories se réclamant de Marx bien que difficilement conciliables les unes avec les autres, voire partiellement exclusives les unes par rapport aux autres, ou qu'on puisse toutes les considérer comme marxistes ? Tous les marxistes ont un socle conceptuel en commun même si de facto il est plus réduit qu'on ne le pense. Selon nous, une théorie est marxiste dès lors qu'elle affirme qu'il est possible et nécessaire de

surmonter (dépasser) la séparation des classes, l'exploitation, l'injustice, les contrastes politiques sociaux, nationaux et culturels, et par voie de conséquence tous les maux de l'humanité d'origine sociale, pour pouvoir atteindre une société désaliénée¹³ et sans conflits.

13. Libérée de toute aliénation



Tous les marxistes ont en commun l'idée d'un état de bonheur social, d'un 'âge d'or' sur terre, ici bas, d'une sublimation qui se produit dans cette vie, d'un état final paradisiaque qui se réaliserait dans le domaine social » (Ignatow 20).

Le marxisme se présente donc en général sous la forme d'une eschatologie sociopolitique sécularisée, i.e. une attente de la fin des temps s'émancipant complètement de la religion qui met l'humanité toute entière dans un état de félicité. Ce faisant, les différentes formes du marxisme se distinguent uniquement par les voies qu'elles empruntent pour y parvenir.



Quelques réflexions critiques

Notre présentation de la philosophie de Karl Marx, tout comme les différentes modifications de sa pensée, ont déjà montrées une critique fondamentale. La vision réduite de l'homme et de son histoire devait rapidement conduire à de graves difficultés dans la mesure où elle fut appliquée de manière conséquente jusqu'à son aboutissement ultime. Telle qu'elle fut mise en pratique sur le plan politique, elle ne pouvait aboutir qu'à des conséquences désastreuses. On ne peut parvenir à un état d'humanité (réussite de la vie, liberté, justice) en partant d'une fausse image de l'homme. Des desseins moraux élevés ne peuvent pas

2.

être réalisés en usant de moyens immoraux. À cet égard, l'effondrement du communisme de l'Europe orientale n'est pas seulement du à l'incompétence et aux abus des dirigeants politiques, mais c'est la logique d'une approche insuffisante et d'un mauvais principe. Lorsque cette approche est corrigée, cette critique ne s'applique pas. On ne doit donc pas déclarer mort le marxisme. Scientifiques sérieux, penseurs et politiciens se réfèrent encore aujourd'hui toujours à K. Marx.

Souvenons-nous: le jeune Karl Marx se perçoit comme un représentant passionné de l'humanisme. Alors que, des années plus tard, il voit en l'homme plutôt le produit du contexte social, les marxistes modernes partagent à nouveau la pensée du jeune Marx basée sur l'idée que c'est l'homme qui fait l'histoire en en portant toute la responsabilité. L'homme subit d'ailleurs lui-même le changement : l'homme évolue et se pousse lui-même à le faire. Il est le sujet de l'histoire. L'homme, surtout le pauvre et l'exploité, est appelé à lutter contre toute forme d'oppression. L'histoire ne se limite pas seulement à la soumission, au destin. Elle est plutôt un édifice à la construction duquel tous les hommes doivent contribuer.

Le marxisme est né de la contestation contre l'oppression des pauvres et de la classe des travailleurs pauvres et exploités. De ce fait, il représente pour beaucoup de marxistes actuels une forme de « mystique », une perception presque religieuse de la liberté et de la lutte ; il se place à un très haut niveau de responsabilité humaine et, par voie de conséquence, de l'éthique aussi. Cette forme du marxisme se présente comme l'héritier des idéaux humanistes de justice et de liberté. Il n'a en rien perdu de son caractère actuel.



Toutefois, le marxisme se doit de regarder en face l'histoire qui est la sienne, celle qui a largement suivi les idées du Marx tardif basées sur une représentation de l'homme comme le pur produit de l'histoire. Le texte d'Ignatow reproduit ci-dessous a beau paraître exagéré et unilatéral, il met le doigt sur un point sensible : « *L'échec du socialisme réel fut aussi l'échec de la représentation qu'il se faisait de l'homme* » (Ignatow 119). « *L'échec du projet anthropologique communiste est en tant que tel tout à fait compréhensible, cela aurait été un miracle si ce projet n'avait pas échoué. Car il n'a pas tenu compte d'un point fondamental : il a perdu de vue qu'une des composantes inaliénables de l'homme pour qu'il se réalise lui-même et parvienne à la plénitude, mais aussi à son bonheur, est la liberté. Si le communisme avait effectivement tenu ses promesses, s'il avait effectivement atteint un certain niveau de bien-être, mais même dans ce cas, les hommes vivant sous sa domination seraient restés malheureux. Le désastre économique du bloc des pays de l'Est ne fut qu'un facteur supplémentaire aggravant toute la misère psychologique, mais il n'en fut pas la cause. Allons même plus loin : l'oppression de la liberté est la cause de la catastrophe économique. La cause du fiasco du communisme est de nature métaphysique : elle réside dans le fait que le communisme viole une nature fondamentale de l'homme : la liberté. Je le concède, ce n'est pas une nouveauté. On sait depuis longtemps que le communisme va à l'encontre de 'la nature humaine'. Mais nous savons à présent de manière très concrète quelles sont les conséquences du conflit entre le communisme et la liberté définie ici comme dimension humaine et par quel mécanisme la déchéance du communisme s'est produite* » (Ignatow 125.)



Le marxisme en tant que théorie sociale

2.2.

Le marxisme est un système de pensée (principes, méthodes, réflexions théoriques) qui s'est développé à l'opposé du capitalisme. Tant que le capitalisme existe, il y aura du marxisme. Particulièrement en Amérique Latine, il met à disposition des sciences sociales modernes des éléments de recherche, des concepts et des méthodes pour permettre une analyse critique de la réalité sociale.

Le marxisme reproche au capitalisme à raison les « préceptes » suivants :

- L'économie a la priorité sur la politique, la jurisprudence, la réalité sociale, la pensée et la volonté de l'homme ;
- Acquérir plus en valeur se mesure en gain matériel ;
- Pour réaliser des profits, il faut accepter l'existence de la pauvreté.

Le marxisme en tant que philosophie de l'histoire

2.3.

Le philosophe Karl Marx fit une critique sévère de la philosophie de son époque. Ce faisant, il subissait les limites imposées par son époque, il avait aussi des aspects volontairement occultés. De fait, il retira la dimension spirituelle et religieuse de la représentation générale de l'homme et défendit du point de vue actuel une foi naïve en la science et au progrès : la nature, la pensée, l'histoire et l'avenir des hommes sont appréhendables et prévisibles de manière scientifique, certes pas selon une évolution rectilinéaire, mais par paliers opposés. Il nomme cette philosophie « le matérialisme dialectique ».

Parmi les principes du « matérialisme dialectique », on compte les suivants :

- l'histoire qui mène au « royaume de la liberté » passe obligatoirement par la « dictature du prolétariat » ; autrement dit, le capitalisme est renversé par les travailleurs salariés (le prolétariat) si certaines conditions sont remplies ; les derniers imposeront leur volonté avec la force et la violence jusqu'à ce que les conditions pour un nouveau monde, synonyme pour tous de liberté, soient réunies.
- La lutte des classes et la révolution sont le « moteur de l'histoire » ; autrement dit, l'histoire n'atteint un état plus humain que par le seul soulèvement des masses insatisfaites.

- Le socialisme réclame un esprit scientifique, voire plus : la science n'est science que si elle suit les principes socialistes. Cela vaut aussi pour la littérature, l'art, la musique, le sport... Tous furent pratiqués dans un esprit « scientifique » et tous furent subordonnés à la politique socialiste, aux forces de la révolution, à la lutte des classes.
- À ce jour, vu l'unilatéralité et la prétention à la généralité avec lesquelles ces principes ont été formulés, ils ne sont plus défendables. Que l'évolution sociale et le progrès intellectuel se réalisent aussi trop souvent par paliers riches en rebondissements (=dialectique), fait partie de toute expérience de l'humanité. D'autres idées de la philosophie historique marxiste ne peuvent plus être défendues aujourd'hui parce que les conditions extérieures ont changé. Dans la mesure où la production économique est devenue largement indépendante de la main d'œuvre, on a coupé l'herbe sous les pieds de la « dictature du prolétariat ». Une force révolutionnaire ne peut plus être issue des travailleurs salariés. Ce qui est certainement encore plus dépassé, c'est de croire que la science perde sa prétention à l'esprit scientifique dès lors qu'elle ne se soumet pas en tout aux objectifs fixés par le marxisme.

Le marxisme comme système de pensée politique dans les pays communistes

2.4.

Pour tous ceux qui ont eu à souffrir du communisme ou qui souffrent encore, le marxisme est synonyme de dictature et de terreur policière, d'oppression des libertés individuelles, de la démocratie et de la foi. La vision prophétique qui devait apporter à tous un socialisme de la justice et de l'égalité d'après le manifeste du parti communiste fut détruite dans les États d'obéissance communiste. Les dérives du socialisme réel étaient déjà en germe chez Karl Marx. Nous citons par exemple :

- Il néglige la pensée critique au profit de la pratique ;
- Il n'a pas beaucoup d'égards pour les droits de l'homme et les dénigre comme étant « bourgeois » ;
- Il est très intolérants vis-à-vis des autres conceptions et opinions ;
- Il rejette résolument toutes les autres formes de socialisme ;
- Il idéalise la classe des travailleurs ;
- Il confère aux activistes du parti une fonction de précurseur.
- De telles prises de position ne peuvent par conséquent aboutir qu'à une terreur d'Etat qui sous le régime de Lénine Staline ou Mao a atteint des proportions effroyables.



Le marxisme en tant que eschatologie biblique

2.5.

Celui qui rejette le dessein légitime du marxisme rejette finalement par la même la vision biblique d'un avenir juste et heureux. On ne soulignera jamais assez que Karl Marx vit aussi sur la base de ses racines bibliques. Ses parents étaient juifs, lui-même était protestant. L'engagement des prophètes bibliques pour les pauvres et les faibles entre dans la pensée et l'action marxiste. De même, Karl Marx en reprend à son compte les contenus que la bible a fixés comme but de l'histoire. Néanmoins K. Marx déplace le but de l'histoire dans un ici-bas exclusif. De plus, il n'a pas besoin de Dieu : l'homme peut atteindre son but à la force du poignet.

Ces deux derniers aspects ont beau être faux d'un point de vue biblique, Karl Marx reste l'interlocuteur naturel des chrétiens. C'est pourquoi il peut y avoir dans les années 60 et 70 un dialogue sérieux entre les théologiens chrétiens et les penseurs marxistes.

Ces débats ont eu lieu partout dans le monde, par exemple à Munich autour du théologien mondialement connu Karl Rahner, à Vienne avec le cardinal König, au Chili au sein du mouvement « Chrétiens pour le socialisme » autour de Miguez Bonino, au Zimbabwe avec le président de la république et théologien méthodiste Canaan Banana, au Bangalore autour des



frères Fernandes. Même dans l'ex – RDA, des scientifiques marxistes ont tenté de s'émanciper de l'arrière-plan athée du marxisme, voire de démontrer que l'athéisme ne fait pas partie de l'héritage de cette philosophie auquel on ne pourrait renoncer.

De nombreux critiques du marxisme ont également perdu de vue la base commune comme le dialogue qui s'était installé. La Théologie de la Libération qui n'a que partiellement prolongé les pensées marxistes, mais qui reflétait en partie les contenus bibliques indépendamment de Karl Marx, fut disqualifiée à tort de « marxisme » aussi bien par des critiques autoproclamées que par des plus hautes sphères de l'Église. Dans son article devenu célèbre, Oswald von Nell-Breuning SJ, conseiller des Papes depuis les années 30 sur plusieurs décennies pour l'élaboration de la Théorie Sociale de l'Église, a clairement exposé la position de l'Église :

« Avec le marxisme, nous nous rendons la vie toujours trop simple ... nous devrions en particulier différencier précisément les aspects suivants :

1. L'incompatibilité, inacceptable pour nous, avec la foi en un dieu personnel et notamment la croyance chrétienne en la révélation ;

2. Quelles affirmations de Marx touchant directement à la foi ou aux mœurs nous considérons non seulement comme erronées, mais aussi comme dangereuses ... ;

3. Quelles déclarations purement effectives Karl Marx a-t-il fait sur l'état des choses économiques, sociales ou politiques, et lesquelles de ces déclarations sont pertinentes et doivent être acceptées de ce fait, lesquelles doivent être considérées comme inexactes à la lumière des progrès réalisés dans les tous les domaines ... ;

Au lieu de séparer clairement ces choses l'une de l'autre ..., nous condamnons volontiers le 'marxisme' dans sa globalité ou nous préférons condamner l'analyse marxiste'. De plus, nous avons tendance ... à attribuer une 'analyse marxiste' sans nous donner la peine d'expliquer ce que nous voulons dire par là ou par cette accusation ...

Nous mettons toujours à ces choses ... dans le même panier et nous les condamnons in cumulo¹⁴ comme faisant partie du marxisme ou de l'analyse marxiste sans avoir informé les gens de ce qu'a vraiment enseigné Marx. ... Il n'est pas rare d'avoir l'impression que ceux qui nous mettent en garde ou nous en dissuadent ne le savent pas eux-mêmes, mais

se contentent d'alerter les autres d'une chose qui ne connaissent pas en profondeur et qui pour cette raison leur paraît être un mal d'autant plus effrayant.

'L'analyse marxiste'

S'il y a une confusion, la plus importante est bien celle qui touche 'l'analyse marxiste' très souvent citée. Pour de nombreuses personnes qui ne pensent pas nécessaire de faire la part des choses, le préjugé tient probablement au fait que du moins dans le cas de Marx les faits et l'analyseur sont inséparables et que de ce fait un jugement global est inévitable. Certes, on ne peut justement, selon notre propre philosophie, séparer de manière extrême l'être et la valeur, les questions de fond et les jugements de valeur, ainsi que l'exige le débat sur les jugements de valeur ; néanmoins ceci ne doit pas nous amener à ne faire qu'un entre la constatation des faits et leur interprétation, et à dénoncer l'analyse comme 'marxiste' dès l'instant où les faits constatés ne nous conviennent pas...

... Marx fut le premier à formuler cette 'série de faits fondamentaux de la nouvelle réalité sociale ... d'une manière politiquement efficace' (Décision 'L'Église et le monde ouvrier' du Synode de Wurtzbourg n° 1. 5.1). Depuis, ces connaissances sont associées au nom de Marx, et elles sont transmises partout dans le monde dans la langue qu'il a lui-même imprégnée.

Ce ne sont pas ces connaissances qu'il faut reprocher à Marx et encore moins les disqualifier comme 'marxistes' ; ce qui est reprochable, c'est qu'il les a confondues avec ses erreurs, et parmi elles également celles concernant sa vision du monde ...

Notre erreur peut se décrire de la manière suivante : au lieu de corriger la fausse interprétation que Marx a donné des faits, nous tenons souvent un discours qui laisserait inévitablement penser qu'en dépit de notre meilleur niveau de connaissances actuel, nous nions des faits que nous connaissons tout aussi bien que quiconque; ... cette attitude qui est la nôtre nous rend peu crédibles et laisse le champ libre à cette objection du camp marxiste qui dit que la critique verbale déjà exprimée par le pape Léon XIII (Rerum Novarum, n° 2 'joug esclavagiste') contre ces faits a été plus virulente que la leur ; c'est pourquoi il serait malhonnête de leur faire le reproche de ne pas seulement critiquer ces faits, mais de vouloir aussi les supprimer.

14 Sans discernement

Lutte des classes'

À l'inverse, le simple fait d'utiliser des mots comme classe, société de classe ou pire encore lutte de classes, bien qu'en soit ils n'aient rien à voir avec le marxisme, fait naître le soupçon chez nous les catholiques que nous serions marxistes ou encore contaminés par le marxisme ... Pie XI fait la différence ici entre la lutte des classes répréhensible engendrée par la haine et la jalousie et la lutte des classes indépendante de la volonté de justice pour laquelle il utilise sciemment le terme de 'débat des classes' ('classium disceptatio'). La lutte des classes répréhensible peut, selon lui, se transformer insensiblement en un débat des classes ('paulatim transire'), et il considère cette lutte des classes, libérée de son poison, pour l'édification d'une société sans classes comme non seulement admissible, mais aussi comme nécessaire (QA 114).

Cette mise au point importante et décisive n'est suivie d'aucun effet pendant longtemps dans les documents du magistère ; elle n'a été reprise qu'en 1981 dans l'encyclique de Jean Paul II 'Laborem exercens' (N° 20, paragr.3).

'Classe'

Derrière le concept de 'classe', il faut comprendre un grand groupe de notre société qui n'est pas vraiment intégré dans la structure sociale, soit parce qu'il profite d'avantages non justifiés (classe 'dirigeante'), soit parce qu'il ne peut contribuer ou ne contribue pas de manière équitable et dans toute sa mesure au bien-être de la communauté (classe 'opprimée' ou 'exploitée'). Cette situation engendrée par la séparation fallacieuse du travail et du capital dans la société des classes capitaliste ne peut, selon Pie XI, être améliorée par de simples motifs rationnels ; pour y parvenir, une lutte combative est indispensable.

Selon Marx, l'opposition des classes (dans le capitalisme) est absolue et impossible à annuler ; c'est pourquoi, la classe opprimée doit utiliser la violence pour 'liquider' (extirper) la classe dirigeante, et ce ne sera qu'ainsi que l'on parviendra à une société sans classes. D'après notre doctrine, l'opposition n'est que relative et de ce fait surmontable dès l'instant où l'on corrige la séparation fallacieuse entre le travail et le capital, que l'on passe à une vraie combinaison des deux ; c'est pourquoi, non seulement nous pouvons, mais nous devons lutter pour faire que

la société soit exempte de classes sans qu'il soit pour autant nécessaire d'anéantir une des deux classes. Ceci est la position de l'Église.

Conclusion

Tant que nous rejetons Marx, sa doctrine ou sa terminologie de manière globale, ... nous nous faisons du tort à nous-mêmes » (O. von Nell-Breuning, par extraits).

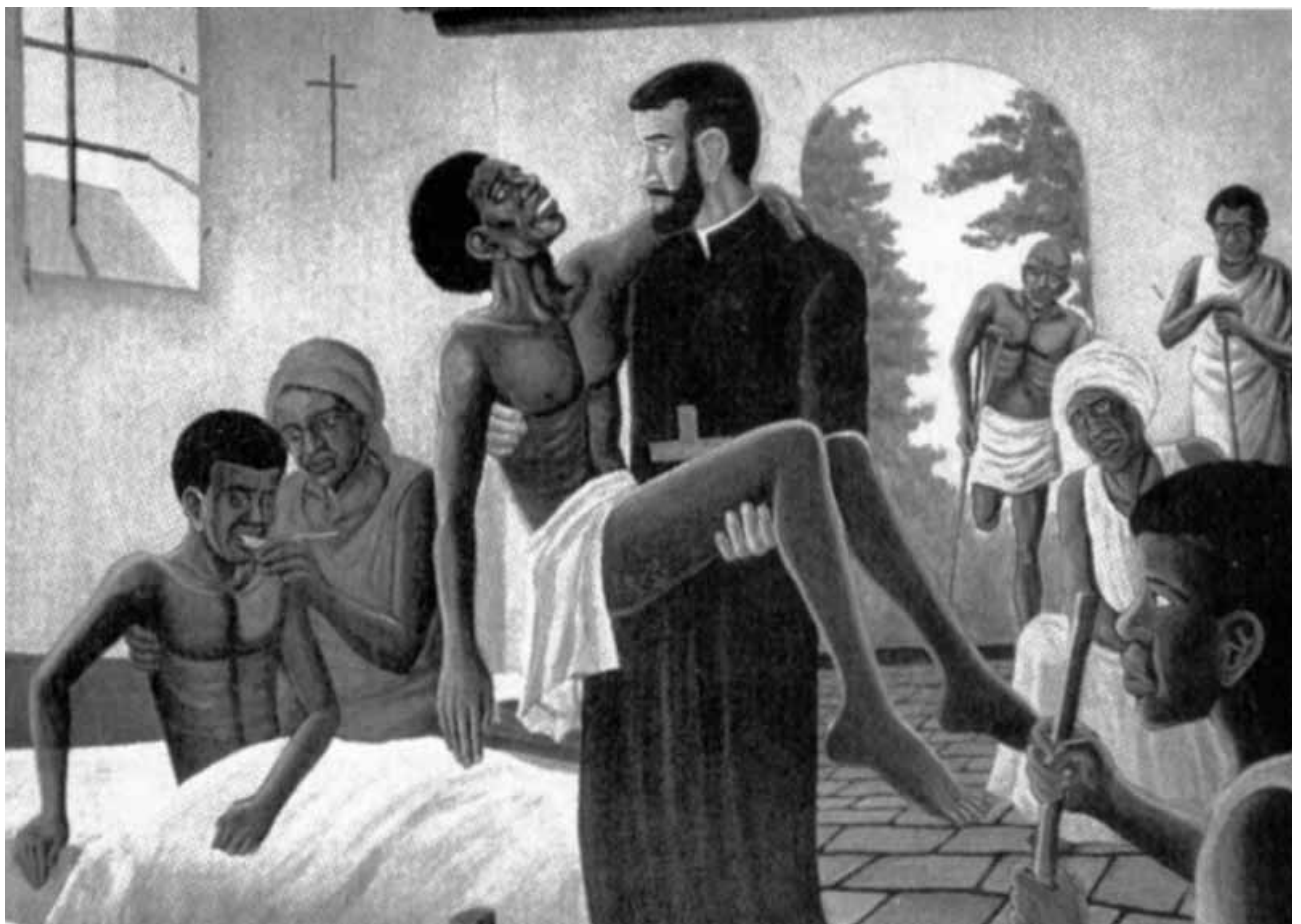


Si le marxisme et le christianisme ont effectivement des racines communes et des visions identiques, alors la famille franciscaine devrait découvrir dans le marxisme des traits communs. Elle passera dans tous les cas reconnaître les diverses formes du marxisme et les juger de manière critique. Mais elle entrera surtout dans un dialogue avec ceux qui, inspiré par le marxisme, s'engagent pour un monde meilleur et plus juste.

Après l'effondrement du communisme en Europe de l'Est, l'écrivain communiste Stephan Hermlin déclara : « Je suis convaincu qu'un auteur communiste est un héritier de tous les rêveurs et de tous les visionnaires, et qu'en dehors de Marx et de Lénine, François d'Assise devrait également faire partie de ses modèles à suivre » (citation chez Ignatow 140). Ce sont bien de telles déclarations qui doivent nous inciter à débattre de manière critique. Pour la famille franciscaine, François d'Assise est certes aussi un « rêveur et visionnaire », mais en plus de cela, il fait l'expérience de la solidarité avec les pauvres en pratiquant une pauvreté cohérente et en agissant dans un esprit de fraternité au quotidien. La famille

franciscaine devra néanmoins garder à l'esprit qu'à la rigueur le jeune Marx peut avoir un caractère de modèle à suivre, mais surtout pas le vieux Marx et encore moins Lénine.

Pour surmonter la justice, la collaboration entre les gens d'esprit franciscain et marxiste semble même nécessaire. Si, en tant que franciscains, nous n'acceptons pas ce débat, que ce soit par méconnaissance, par confort intellectuel ou par peur, nous nous rendons coupable. La manière d'y parvenir doit être décidée sur place et sur le terrain par les sœurs et les frères de la famille franciscaine. Comme l'écrivit l'évêque Prof. Dr. R. Graber, Lénine a déclaré quelque temps avant sa mort à un ancien condisciple : « *Je me suis trompé. Il ne fait aucun doute qu'il fût nécessaire de libérer une masse d'opprimés ; mais notre méthode a engendré d'autres formes d'oppression et des massacres horribles. Tu sais que je suis mourant. Et là, je me sens perdu dans l'océan du sang des nombreuses victimes. Pour sauver notre Russie, cela était vraiment nécessaire. Mais il est trop tard pour reculer. Nous aurions besoin de dix François d'Assise* ».





La position franciscaine vis-à-vis du pouvoir politique et économique

Au-delà du marxisme et du capitalisme, une autre question se pose ici :

III.

quel rapport entretient le mouvement franciscain vis-à-vis de la société ?



François et Claire par rapport au conflit politico-économique

François n'était ni révolutionnaire ni sociologue. Et pourtant il perça à jour le système socio-économique et politique de son temps. La société dans laquelle il vivait était caractérisée par des profonds clivages entre les nobles et bourgeois (cf. SlgP 35, 2 C 37), entre les serfs et leurs seigneurs, entre Assise et Pérouse, entre le Pape et l'empereur. Ces clivages n'ont cessé d'aboutir

1.

à des soulèvements et à des guerres. Claire, François et le jeune mouvement franciscain rejetèrent le système féodal en place y compris la structure du pouvoir, et de manière encore plus virulente, le capitalisme naissant qui idolâtrait la richesse et l'argent. Ce n'est pas étonnant que François fut d'abord exclu et méprisé avant d'être reconnu comme le prophète qu'il était !

Le système du pouvoir

1.1.

Certes, François ne méprisait pas les « représentants du pouvoir ». Il reconnaît que ce sont des êtres humains comme les autres hommes aussi. Il sait que « notre Dieu est aussi leur Seigneur, avec le pouvoir de les appeler vers lui et de les justifier dans leur rôle d'appelés » (Gef 14,58). François rompt néanmoins avec ce système, en toute liberté et en toute conscience il décide d'adopter un autre ordre parce que, pour lui et ses frères, la logique d'un système qui repose sur le pouvoir est « sans valeur ». Pour lui comme pour ses frères, il renonce à toutes les fonctions qu'il est de bon ton de briguer dans le système de la cité : chambellan, secrétaire, trésorier, président, tout ce qui représente pouvoir et argent ou ce qui y aboutit. Il ne cherche aucune forme de domination, ni aucune forme de pouvoir comme il écrit dans sa Règle (1Reg 7).

François va jusqu'à défendre sa position face aux détenteurs du pouvoir de son époque (le Pape, les évêques, les seigneurs féodaux, les représentants de la commune...). François, Claire et leurs frères et sœurs refusèrent les signes qu'une société admet pour « inspirer le respect » : porter des armes, posséder un cheval, utiliser des pièces de monnaie, vivre dans l'opulence, jouir de son temps libre, s'habiller de tuniques élégantes et fines, vivre dans des châteaux, posséder des livres, porter un titre, prier avec des mots recherchés. François introduit de « nouveaux signes » qui doivent exactement dire le contraire : il se déplace à pied, ne porte pas d'armes, travaille, fait l'aumône quand le salaire dû lui est refusé, s'habille d'une tunique simple et rurale, vit dans des grottes et des pauvres églises, ne veut rien entendre des livres ni de la science qui ne conduisent à la vanité ;



Au lieu de porter des titres élevés, il introduit des noms simples : frères mineurs, ministre (= serviteur), gardien (= poste de garde) ; sa langue est simple et pacifique (cf. RC 6,7).



Encore plus décisif fut le refus de tout exercice du pouvoir vers l'intérieur. François et Claire renoncèrent à toutes fonctions dans lesquelles ils auraient dû être les supérieurs de leurs frères et sœurs : l'ordre est une famille de « frères mineurs » et de « sœurs mineurs » (cf. 1 Reg 5,12 ; 2 C 184 ; 1 C 38, RC 4,22 ; règle du TOR 7,23 ; 8,25.27). Ils doivent ressentir l'un pour l'autre l'amour d'une « mère spirituelle » qui aime et nourrit ses enfants comme une mère biologique (cf. 2 Reg 6,9 ; 1 Reg 9,10 + 11 ; RC 8,15 ; règle du TOR 7,23). Dans sa règle, Claire prévoit le fait que l'abbesse un convoque une fois par semaine ses sœurs au

chapitre où elles se confessent mutuellement et humblement leurs fautes et leurs négligences (cf. RC 4 ; 12,12). « Frères », « sœurs » et « fraternité » obtiennent une justification théologique : « pour l'amour de dieu ». Ces concepts ne peuvent qu'encourager et renforcer la pensée et le ressenti de notre époque. Claire a un sens fort de la coresponsabilité démocratique qui s'exprime dans le chapitre 4 et 5 de sa règle avec une série de prescriptions jusqu'alors inconnue : conseil hebdomadaire de toutes les sœurs pour discuter des tâches courantes et des événements



au sein du couvent ; élection de huit sœurs comme conseillères de l'abbesse ; élection d'une abbesse adjointe. C'est pourquoi celui qui vit le charisme claustral ne peut accepter des formes de gouvernement qui se déclarent en faveur du pouvoir ou pratiquent l'exclusion et l'exploitation. François et Claire donnent souvent un sens contraire aux concepts bien définis de leur époque : les véritables nobles et seigneurs sont les pauvres, la pauvreté est la reine de l'ordre, le ministre ou l'abbesse sont les serviteurs et peuvent, voire doivent être parfois révoqués (1 Reg 5,6 ; RC 4,15 ; 14 ; 22).

Le système de l'argent

1.2.

Il n'y a pas que le pouvoir et ses structures qui sont refusés, mais aussi l'argent et ses contraintes. François et ses frères refusèrent toute forme d'argent pour leur vie quotidienne.

Ce faisant, ils s'opposaient au contrôle social et se rebellaient face à l'injustice. Grâce à leur ténacité, les frères purent s'émanciper de la terreur engendrée par le système socioéconomique.

Chez Claire et ses sœurs, il en alla autrement. Elles ne connurent pas d'interdiction de l'argent catégorique comme chez François. Elles ne purent renoncer totalement à l'argent en raison de la vie monacale qu'elle devait mener dans le contexte spécifique de l'époque. Toutefois elles défendirent leur « pauvreté absolue » vis-à-vis de l'Église et de l'État avec une

constance qui force le respect. François et Claire souhaitaient vivre d'abord et avant tout d'après l'évangile avec la plus grande des passions. Leur expérience de l'économie, de la culture et de la politique de leur époque les conduisit à choisir une forme de vie alternative.



Un combat central chez les franciscains : la justice et la liberté

2.

A regarder de plus près les systèmes marxiste et capitaliste, on découvre leurs carences.

La liberté

2.1.

À l'origine la pensée communiste fut portée par le dessein de créer la justice pour tous : tout le monde devait partager les biens d'ici-bas. On retrouve également ce motif dans le mouvement franciscain pour lequel la propriété privée et la propriété devaient être des « mots étrangers ».

en avant face au Pape et à l'empereur. C'est pourquoi il est important à ses yeux que chaque frère puisse vivre sous sa propre « inspiration de Dieu » (1 Reg 2,1 ; 2 reg 12,1). La lettre au frère Léon peut être lue comme un plaidoyer passionnel en faveur de la voie personnelle et autonome et du libre arbitre.

Ce qui néanmoins distingue François du communisme est la liberté. Jacob de Voragine qui rédigea la biographie du Poverello à la fin du XIII^{ème} siècle, insiste sur le fait que François était un homme « franc et libre » qui dégagait des influences libératrices. C'est pourquoi il s'appelait d'ailleurs « Franciscus ». De fait, François et Claire n'ont cessé d'affirmer leur souci d'indépendance. François écrit par exemple : « Après que le Seigneur m'eut donné des frères, personne ne me montra ce que je devais faire, mais le Très haut lui-même me révéla que je devais vivre selon le saint Évangile. » François souligne sa liberté et son rapport immédiat à Dieu, et il les met

Les Fioretti, et spécialement dans l'introduction, dépeignent, en effet, clairement et de manière très plastique l'individualité de chaque frère : Frère Égide était caractérisé par son ravissement mystique, Philippe Longus par son éloquence prophétique, frère Sylvestre par une amitié le liant intimement à Dieu, frère Bernard par la subtilité de son intelligence, frère Rufin par la sanctification divine. Chacun pouvait, voire se devait d'être finalement un original qui apporte de manière créative ses propres capacités dans la communauté. Le communisme ne peut être une perspective d'avenir humaine que si l'esprit de justice, qui lui est propre à l'origine, s'associe à l'esprit de liberté.



D'un autre côté, la liberté fut perçue au sein du capitalisme comme absolue. Celui-ci ne tient pas compte du fait que la liberté humaine signifie également et toujours la liberté des autres. En conséquence, la liberté ne peut jamais être absolue, elle est inévitablement relativisée par les frères et les sœurs que je rencontre.

François et Claire étaient, semble-t-il, conscients du fait que la liberté est toujours entourée par un réseau social. C'est pourquoi François se fait intégrer à l'Église ; il fait confirmer sa règle de vie. François associe la liberté à l'obéissance, bien entendu pas dans le sens de la soumission sans esprit critique, mais dans le sens d'une sensibilité et d'une capacité d'écoute aux besoins des autres. Pour François, l'obéissance était l'attention qu'il prêtait à tous les autres groupes, à l'Église, bref à toute la terre. L'obéissance pour François était l'esprit d'appartenance et de cohésion à tous les

niveaux. La liberté devint chez lui, et ceci de manière presque naturelle, une relation créatrice avec les hommes qui le rencontrèrent.

En d'autres termes : une liberté qui ne donne pas satisfaction aux autres n'était plus pour François depuis longtemps une liberté. La liberté n'est en soi liberté que si elle est associée à la justice. (cf. Cours 23)



Le mouvement franciscain : semence d'une nouvelle culture politique

2.3.

François et Claire ne pensaient pas seulement à l'au-delà, mais aussi très concrètement à l'ici-bas. Il ne leur était indifférent de savoir quelles conséquences pouvaient avoir le pouvoir et la propriété sur les faits du moment. Ils vivaient dans l'histoire une culture nouvelle, libre et juste qui devait être encore valable pour les générations futures. C'est pour cette raison que François pensait aussi aux « frères qui viendront après nous », à une communauté qui existe « maintenant et toujours, tant que le monde durera » (3 Let 47), non seulement en Italie, mais aussi « dans d'autres pays » et « dans d'autres régions ».

Il entendait donner de nouvelles impulsions aux relations des communautés politiques entre elles, mais aussi à la société en général (cf. Lenk).

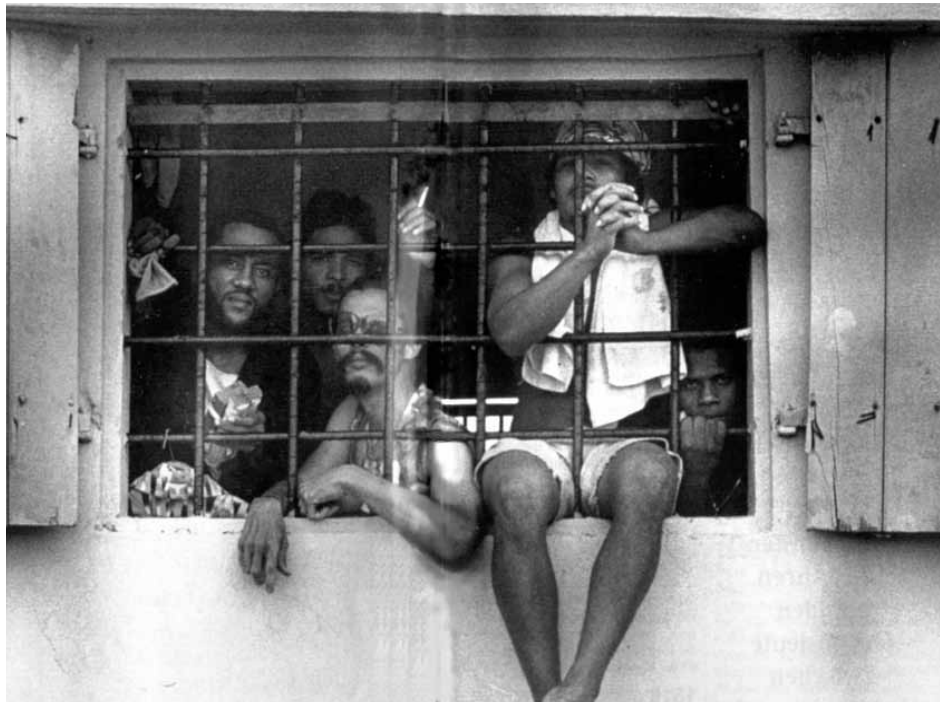
En tant que membres de la famille franciscaine et par un esprit d'autocritique, nous devons appliquer à nous-mêmes la critique faite plus haut à l'égard du capitalisme et du marxisme, de même que les valeurs qui s'en dégagent, pour ensuite les mettre en relief de manière prophétique dans notre société.

• *Une société de la cohabitation*

La spiritualité franciscaine aspire à une société de la cohabitation, à l'harmonie entre les hommes qui n'autorise ni la destruction de l'environnement, de l'ennemi, de l'opresseur, ni celle de l'identité ethnique ou culturelle. Si cette cohabitation restait confinée à l'intérieur de la famille franciscaine, cela ne correspondrait pas à l'idéal qui fut vécu au début du mouvement franciscain.

• *L'importance de la spécificité et de l'unicité*

Dans la crise que nous avons à surmonter aujourd'hui, nous pourrions aller à nouveau à l'école des franciscains Duns Scot et Guillaume d'Ockham. Ils ont souligné l'importance de la singularité et de l'unicité, des choses concrètes, de l'histoire, de l'individualité. Ces éléments de réflexion peuvent encore nous aider quand il s'agit de trouver une nouvelle relation à la nature et à l'Histoire.



• *La conception franciscaine de l'homme*

Le mouvement franciscain voit dans les hommes des sœurs et des frères. Tous les êtres humains, hommes et femmes, jeunes et moins jeunes, méritent le même respect et la même considération dont nous sommes redevables à Jésus de Nazareth (cf. Mat 27). Aux pires des hommes, aux plus indécents et aux plus dangereux, on ne peut retirer la dignité qui lui revient en tant qu'enfant de Dieu. La spiritualité franciscaine rejette le principe utilitariste qui s'est formé dans notre société de manière si intense. L'homme n'est pas un homme dès l'instant où il est utilisable ou utile. Même quand quelqu'un n'est pas insérable dans le monde du travail, il reste un être humain. Le capitalisme ôte

toute dignité à l'homme, il le laisse perdre la face, il lui fait perdre son importance. Il exclut ceux qui ne sont pas utilisables sur le marché : les enfants, les séniors, les chômeurs, les malades et les handicapés. Personne ne veut en porter la responsabilité. Dans les États de structure socialiste ou communiste, l'individu est tout aussi insignifiant. Il n'est pas sacrifié sur l'autel du « marché » mais sur celui « de l'avenir meilleur ».

• *Nouvelle perception*

Avec Vatican II (GS 4), nous, les franciscaines et les franciscains, sommes appelés à « comprendre les nouveaux signes de notre époque » et à expérimenter une nouvelle perception des choses.

Le fait que personne n'a plus de temps et l'oubli de l'histoire sont en opposition avec l'expérience de la foi chrétienne. Un élément essentiel de notre foi est la mémoire, le souvenir d'un passé que nous faisons revivre à chaque office divin. De même, il y a dans notre foi le regard tourné vers la promesse de l'avenir de Dieu : nous attendons l'intromission de Dieu, de la complète nouveauté et de l'entière altérité dans notre vie. Notre espérance s'anéantit dans le train-train quotidien comme dans le doute. L'homme qui n'a plus de souvenirs ni d'attentes devient de plus en plus faible et meurt intellectuellement et politiquement comme un arbre auquel on coupe les racines une par une.



L'absence de sensation du temps et l'oubli de l'histoire sont aussi en contradiction avec la façon franciscaine de voir les choses. Car cela reviendrait à oublier l'origine, à se détourner du projet initial du fondateur, cela reviendrait à perdre le caractère normatif de nos sources.

• **Conscience de soi partagée**

La conséquence de ce cours est une nouvelle conscience commune de la famille franciscaine. Partant de la conviction de notre foi, nous pouvons sans crainte collaborer avec tous les groupes de bonne volonté. Dans le détail, cela signifie :

- la collaboration au sein d'organisations et de mouvements populaires suprarégionaux et internationaux qui traitent des questions sociétales, politiques, environnementales etc. ;
- une autre façon d'aborder le pouvoir qui crée de l'espace aux gens les plus divers ;
- un style de direction démocratique qui s'inspire de la conception franciscaine de la fonction au service des autres ;
- la mise en réseau des gens, des groupes et des institutions ;
- la collaboration également avec des groupes non religieux et des forces politiques ;
- la solidarité au-delà des partis, des classes, des nationalités et des cultures et des sexes ;
- la collaboration avec toutes les forces vives intéressées par un changement positif.

••• Ce faisant, nous devons être conscients du fait que François et Claire sont très appréciés non pas pour leurs idées politiquement correctes, mais bien parce que, par amour profond des hommes, ils recherchèrent la justice sociale et pratiquèrent eux-mêmes la solidarité.



Documents de l'Église et sources franciscaines

Bible :	Mt 25
Magistère :	QA 114 ; GS 4 ; Puebla 210
Sources franciscaines :	Lenk ; 3 Let 47 ; 1 Reg 2,1 ; 5 ; 7 ; 9,10 ; 2 Reg 6,9 ; 12,1 ; Test 14 ; 1 C38 ; 2 C 37 ; 184 ; 3 S14,58 ; RC 4 ; 8,15 ; 12,12 ; 14 ; 22 ; LP 35
Documents de la Famille franciscaine :	
OFM – OFM Cap – OFM Conv :	
OSC (Clarisses) :	
OSF/TOR (Troisième Ordre Régulier) :	Règle 7,23 ; 8,25.27
OFS (Troisième Ordre Séculier) :	
Documents complémentaires :	

N.B. Les participants sont invités à compléter cette liste bibliographique non exhaustive.

Exercices D.



1er Exercice

Dans cet exercice, nous devons appréhender la réalité de chaque personne participant au cours.

Questions :

1. Inscris dans la première colonne les trois problèmes les plus graves de ton pays, de ta région, de ton continent ;
- dans la deuxième colonne, nomme les effets que cela engendre ;
- dans la troisième colonne, inscris les causes probables ;
- dans la quatrième, écris de manière télégraphique les solutions auxquelles tu peux participer par toi-même.
2. Échangez vos réponses et réfléchissez à ce que vous pourriez faire ensemble.

Problèmes

effets

causes

solutions

.....
.....
.....



2ème exercice

2.

L'éthicien-sociologue zurichois H. Ruh distingue pour décrire la société industrielle sept périodes (du travail) s'interpénétrant les unes aux autres :

« 1° **Le temps libre** : l'homme réalise ici les tâches qui sont décrites comme faisant partie des vacances, de la détente ou de l'équilibre par rapport aux formes de travail et qui sont peut-être même nécessaires.

2° **Le temps de travail salarié** : il s'agit ici du travail qui est rémunéré par de l'argent et assure une partie de la subsistance : on pense ici normalement à un emploi à mi-temps pour un homme ou une femme, par ailleurs associé à la liberté de faire autant de travail

qu'il ou elle le souhaite. Toutefois la condition préalable est que ce travail ne soit pas nuisible d'un point de vue environnemental ou social et que les besoins fondamentaux des autres ne s'en trouvent pas réduits. Cela présuppose également – et ceci indépendamment de la performance – un salaire de base pour chaque adulte.

3. **Le temps de travail personnel** : il s'agit du temps que l'on consacre de manière créative pour s'approprier un certain niveau de bien-être : activités pour la santé des membres de la famille, pour se procurer l'alimentation, pour le foyer, la formation, la culture, pour les voyages, pour la réparation de



machines, d'outils, d'habits endommagés, etc., pour l'acquisition d'un bien immobilier...

4. La période sociale obligatoire d'une durée d'environ trois ans (première année vers 20 ans ; la seconde année répartie sur des années, p. e. chaque année deux à trois semaines ; la troisième année environ à 50 ans) : il s'agit ici du temps que la société nous impose pour nous consacrer à des activités venant en aide aux autres ou à la société : tri et recyclage de déchets, nettoyage de forêts et de bords de mer, services aux personnes âgées, discussions avec les personnes âgées, aide aux personnes avec un handicap, organisation des repas pour les handicapés, soutien des professions de soins, aide à une plus grande mobilité des personnes handicapées ou âgées, soins intensifs aux malades mentaux, communication avec les schizophrènes, encadrement en cas de problèmes d'addiction, activités de prévention et de protection pour les problèmes de violence, organisation d'activités sportives et culturelles, formation de groupes non-violents intervenant dans les régions de crise, services de sécurité dans les trains

du soir et de la nuit, service de surveillance des enfants, cours particuliers ...

5. Le travail social 'informel' : il s'agit du travail bénévole et non rémunéré quel que soit sa forme : aide de voisinage, heures particulières, visite de la parenté ...

6. 'Le temps du moi' : il s'agit ici du travail sur soi-même : la santé, le sport, la culture, la religion, l'introspection, la spiritualité.

7. Le temps de la reproduction : il faut comprendre ici toute activité qui se réfère aux générations futures : le soin, l'encadrement et l'éducation des enfants et des petits-enfants pour... (Ruh, 30 et 37)

Questions :

1. Que penses-tu des différentes formes de travail ?
2. Quelles formes de travail connais-tu ?
3. Quelles formes de travail devrais-tu inventer ?



3ème exercice

L'histoire pas compliquée du tout de l'endettement
(de Traude Novy)

Mise en scène :

Trois participants jouent le sketch suivant.

Personnage de la scène :

Anita - une femme de Manille

George - un homme d'Amérique

Un lecteur

Anita : Monsieur, vous ne voulez pas m'acheter cette chemise ? Elle est très bien cousue et en plus très bon marché.

George : Fais voir. C'est vrai. Combien en veux-tu ?

Anita : 5 dollars.

George : Je t'en donne 4. Mais je peux accorder un crédit pour que tu puisses t'acheter une machine à coudre moderne. À ce moment-là, tu pourras faire 4 chemises en même temps et encaisser 20 dollars.

3.

Anita : Merci, monsieur.

Quelque temps plus tard

Anita : Monsieur, voilà quatre chemises. La nouvelle machine à coudre est vraiment géniale.

George : Je ne peux malheureusement que t'acheter 2 chemises. Je n'ai pas de clients pour ce type de produit.

Anita : 10 dollars s'il vous plaît.

George : Je ne peux pas te donner les 10 dollars, autant acheter les chemises en Chine. Là-bas elles ne coûtent que 2 dollars pièce. D'ailleurs, des 4 dollars, je dois te retirer 1 dollar pour les intérêts du crédit.

Tu dois coudre avec encore plus d'application, car l'année prochaine tu dois commencer le remboursement du crédit.

Un an plus tard

George n'a plus besoin de chemises. Anita vend ses chemises à 1 dollar pièce à une chaîne commerciale. La machine à coudre est mise en gage. Les dettes sont toujours là...

Question et exercices :

1. Expliquez les causes de la spirale de l'endettement.
2. Quelle autre tournure aurait pu prendre cette histoire ?
3. Jouez la scène de la nouvelle histoire (si possible par d'autres participants que pour le premier sketch)



4.ème exercice

4.

L'année sabbatique et l'année du jubilé

On trouve dans la bible des passages qui n'ont rien à envier à l'actualité en ce qui concerne le débat actuel de l'endettement. Le cadre théologique de tous les droits de la propriété et du sol repose sur l'idée que Yahvé est le propriétaire de la terre (Lv 25,23). La propriété privée passait pour être un « espace de vie intime », par conséquent personne n'a le droit d'en priver son prochain sans égards ou de s'enrichir sur le dos des personnes économiquement faibles. Conformément à ce principe, on trouve premièrement l'interdiction de l'intérêt vis-à-vis de ses concitoyens (Dt 23,20) ; deuxièmement l'année sabbatique (Dt 15,1), qui annule le prêt tous les sept ans ; et troisièmement l'année du jubilé (Lv 25,8), pendant laquelle tout terrain acquis dans chaque période de 50 ans retournera à son propriétaire initial et tous les esclaves pour raison d'endettement auront le droit de retourner dans leur famille.

Les principes bibliques de l'année sabbatique et de l'année du jubilé ne peuvent être appliqués de manière linéaire sur les structures sociales, culturelles et économiques actuelles dont le contexte est totalement différent. Les idées fondamentales qui les sous-tendent sont en revanche toujours d'actualité.

Lv 25, 8-10 l'année du jubilé

« Tu compteras sept semaines d'années, sept fois sept ans, c'est-à-dire le temps de sept semaines de l'année, ce qui fera pour toi quarante-neuf ans. Le septième mois, le 10e jour du mois que tu feras retentir l'appel de la trompe ; le jour de l'Expiation vous sonnerez de la trompe dans tout le pays. Vous déclarerez sainte cette cinquantième année et proclamerez l'affranchissement de tous les habitants du pays. Ce sera pour vous un jubilé : chacun de vous rentrera dans son patrimoine, chacun de vous retournera dans son clan. »

Ex 23,10 l'année sabbatique

« Pendant six ans tu ensemenceras la terre et tu en engrangeras le produit. Mais la septième année, tu la laisseras en jachère et tu en abandonneras le produit ; les pauvres de ton peuple le mangeront et les bêtes des champs mangeront ce qu'ils auront laissé. Tu feras de même pour ta vigne et pour ton olivier. »

Lev 24, 4s : l'année sabbatique

« Au bout de sept ans tu feras remise. Voici en quoi consiste la remise. Tout détenteur d'un gage personnel qu'il aura obtenu de son prochain, lui en fera remise ; il n'exploitera pas son prochain ni son frère, quand celui-ci en aura appelé à Yahvé époux remise. Tu pourras exploiter l'étranger, mais tu libèreras ton frère de ton droit sur lui. Qu'il n'y ait donc pas de pauvre chez toi. »



Méthode :

De la vie à la bible - de la bible à la vie

Pour comprendre la situation du peuple d'Israël et pour mieux saisir la situation des hommes d'aujourd'hui nous devons prendre en compte respectivement l'aspect économique, sociale, politique et religieux (technique des quatre côtés).

- **Choisissez l'un des trois textes et formez des petits groupes**

Première étape :

la situation actuelle

- **Avant de démarrer tout travail biblique, il est nécessaire de chercher les facteurs qui conditionnent notre situation (les quatre côtés de la réalité) :** le côté économique, sociale, politique et religieux. Celui qui n'est pas en mesure d'identifier sa situation, ne peut pas non plus faire le lien avec le message de la bible et ne pourra par conséquent pas en reconnaître la signification.
- **Échangez ensuite les résultats et analysez respectivement votre propre situation selon les quatre facteurs.**

Deuxième étape :

travail et analyse sur le texte

- **Lisez le texte (chacun pour soi, puis quelqu'un le lit à voix haute)**

Travail sur le texte

1. Quel en est le sujet ? Quel est son contenu exact ?
2. La situation du peuple : à quelle situation socio-économique, politique et religieuse avons-nous affaire dans ce texte ?
3. Comment les écritures interprètent-elles à la lumière de la foi cette situation économique et sociale ?
4. Quel droit des pauvres y ont-ils ? Sur quoi reposent-ils ?

Message du texte

1. Dans quelle mesure ce texte lance un défi à notre foi en Dieu ?
2. Quel est ce Dieu dans lequel nous croyons ?
3. Comment peut-on concrétiser aujourd'hui cet équilibre social que la loi exige : dans le domaine personnel et social qui nous est propre, dans la famille, la commune, la région, le pays, le continent, à l'échelle internationale ?

Conclusion

- Faites la synthèse dans une atmosphère de prières de tout ce qui a été dit et fait pendant cette heure, et choisissez finalement un mot-clé qui met en relief ce que nous avons échangé ensemble.



5. ème exercice

Lis les textes suivants :

1. **Le socialisme** n'a pas été réalisé sous la forme que Marx avait présentée. Toutefois, le « socialisme réellement existant » - comme Marx d'ailleurs - part du postulat suivant : les conditions de production comme structure fondamentale décisive. Par conséquent, la propriété privée au niveau des moyens de production fut supprimée. De ce fait, aucune classe en possession de quelque chose, fût-ce en foncier ou

5.

en capital, ne pourrait décider à elle seule ce qui serait produit, ni comment serait réparti le surcroît de production sur les prix.

Suite à l'échec de cette tentative, on ne devrait pas pour autant contester en bloc le fait que des succès partiels ont été atteints. Si l'on compare la satisfaction des besoins vitaux ou la répartition équitable des biens pour un cinquième de l'humanité en Chine avant et après la révolution, ou encore les relations respectives

entre la Chine et l'Inde, ou bien encore entre Cuba et les autres pays de l'Amérique Latine, alors il ne sert à rien, concernant la satisfaction des besoins fondamentaux, de se poser la question de savoir qui a eu le plus de succès. Mis à part les efforts conscients du monde occidental et capitaliste pour que ce contre-modèle n'ait aucune chance d'aboutir, on peut néanmoins reconnaître clairement que des causes internes du système ont conduit à l'échec de ce modèle. Les causes en question ne sont pas seulement les plus connus, comme par exemple la formation d'une nouvelle classe de bureaucrates qui récupère à nouveau la plus-value et pratique l'oppression politique de la population. Il s'avère que dans le modèle économique de départ lui-même il y avait de graves carences. Il y a déjà bien longtemps on insistait sur la fait que l'économie, y compris dans les États socialistes, fut organisée en fonction des marchandises. Robert Kurz a montré dans son livre (*Der Kollaps der Modernisierung – Vom Zusammenbruch des Kaserrensozialismus zur Krise der Weltökonomie*) que, de ce fait, la forme abstraite et du travail continue d'exister et que l'accumulation en valeur monétaire demeure déterminante. La planification centralisée ne fit que remplacer le marché. Dans une économie complexe, cela aboutit à l'échec. Il est impossible d'en débattre ici plus en détail. Dans tous les cas, la dénomination de capitalisme d'État pour ce socialisme bureaucratique est plus adéquate que le terme de socialisme tel que Marx l'entendait.

Concernant les conséquences écologiques que l'économie du « socialisme réellement existant » a engendrées, il faut rappeler que la propriété étatique inclut le concept de la propriété des romains de l'antiquité et celui de John Locke, à savoir le pouvoir de disposition total. A ceci s'ajoute le fait que, concernant les attentes de consommation, c'est le modèle de développement capitaliste qui fut adopté. L'industrie capitaliste étatique causa ainsi des destructions de l'environnement encore plus dévastatrices que l'économie capitaliste privée. Il n'y a pas lieu de s'étonner du fait que les gens soient attirés vers les centres capitalistes (où d'ailleurs on occulte la paupérisation dans les périphéries) si l'on entretient les mêmes attentes de consommation tout en assurant la production des marchandises avec des moyens moins efficaces (d'après Duchrow – légèrement abrégé).

2. Pour défendre la thèse qu'il n'y a pas d'autre **alternative au système capitaliste**, on cite souvent et la plupart du temps le fait que celui-ci a vaincu le système socialiste. Cette victoire est présentée comme une preuve de la validité des objectifs capitalistes, une preuve de leur caractère juste. Tous les autres termes de justice, par exemple celui de « justice sociale », qui sont tournés contre le concept de la justice capitaliste basé sur la propriété privée et les lois du marché, sont considérés comme faux et vont à l'encontre du progrès.

Cette identification de la victoire et du pouvoir avec la vérité et la justice, et au fond avec Dieu, n'est pas nouvelle dans l'histoire. L'historien juif Josephus Flavius raconte dans son livre « *La guerre juive* » le discours aux juifs du commandant en chef des armées Agrippa dans lequel il veut les convaincre de ne pas commencer la guerre contre l'empire romain. Son argumentation reposait sur des faits notoirement connus : « *Puisque finalement tous ceux qui vivent sous les cieux craignent et respectent les armes des romains, que n'allez-vous faire la guerre seuls contre eux ? Avec qui voulez-vous donc faire la guerre ? Il n'y a pas d'autre aide que celle de Dieu ; le problème est que les romains l'ont aussi car sans son aide particulière il leur serait impossible de maintenir en état intact un empire aussi grand* » (39).

On connaît également la coutume du moyen-âge de résoudre un différend entre deux chevaliers par un duel. La logique est la même. Dieu et du côté du juste, de celui qui parle un langage de vérité. Par conséquent, celui qui parle un langage de vérité sera le vainqueur du duel même s'il est le plus faible des deux. Dieu n'abandonnera pas le juste dans le duel et lui accordera la victoire. Le vainqueur est donc le juste, celui qui dit la vérité. Cette logique est utilisée par les capitalistes pour démontrer que l'économie de marché est juste et que les riches méritent leur richesse. Il existe également des critiques du système capitaliste qui argumentent avec cette logique, mais en inversant le raisonnement. Ils croient que le combat pour les pauvres est une lutte juste et de ce fait la victoire assurée. Pour eux, il n'est pas si important de savoir s'il existe ou non des conditions objectives de la victoire politique car ils croient que Dieu ou la loi de l'histoire sont de leur côté parce qu'ils sont justes et du même coup ne peuvent être vaincus même quand la victoire se fait un peu attendre. Et cette confiance aveugle amena et amène encore de nombreux partisans enthousiastes et de nombreux groupes de bonne volonté à commettre des erreurs stratégiques essentielles.



En outre ceci confirme la logique par laquelle le pouvoir capitaliste est légitimé. La foi chrétienne ne repose pas sur cette représentation de Dieu qui serait toujours du côté du vainqueur juste. Au contraire, elle repose sur la profession de foi que Jésus de Nazareth est ressuscité, ce qui est le cœur de notre foi. Professer que Jésus est ressuscité d'entre les morts après avoir été vaincu, condamné et tué par l'empire romain et le temple, c'est la foi en un Dieu qui n'est pas l'allié du vainqueur (donc ici l'empire romain ou le temple). Cette foi rend possible la distinction nécessaire entre la victoire et le pouvoir d'un côté, et la vérité et la justice de l'autre.

Les disciples de Jésus ne furent pas emprisonnés parce qu'ils professaient qu'il y avait une vie après la mort, mais parce qu'ils « annonçaient en la personne de Jésus la résurrection des morts » (Ac 4,2). La grande nouveauté révolutionnaire ne consiste pas ici à annoncer la résurrection des victorieux et des puissants, mais celle de ceux qui furent politiquement et religieusement vaincus, ceux qui aux yeux de Dieu sont « Saints et Justes » (Ac 3,14). En découvrant que Jésus le crucifié est ressuscité, nous découvrons par la même que l'ordre social dominant et les détenteurs du pouvoir ne sont ni des justes, ni ne représentent la volonté de Dieu. Cette foi nous motive à rendre témoignage à la résurrection de Jésus en défendant la vie et la dignité humaine des pauvres et des petits gens. Luc nous dit comment les premières communautés rendirent témoignage à la résurrection de Jésus : *« La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme. Nul ne disait sien ce qui lui appartenait, mais entre eux tout était commun. Avec beaucoup de puissance, les apôtres rendaient témoignage à la résurrection du Seigneur Jésus, et ils jouissaient tous d'une grande faveur. Aussi parmi eux nul n'était dans le besoin ; car tous ceux qui possédaient des terres ou des maisons les vendaient, apportaient le prix de la vente et le déposaient aux pieds des apôtres. On distribuait alors à chacun suivant ses besoins »* (Ac 4,32-35).

Ce joli texte a quelque chose de très particulier. Le cœur du message est le témoignage de la résurrection du Seigneur. Mais ce message central est à remettre dans le contexte de deux paragraphes similaires qui ne parlent pas de la résurrection, mais plutôt de questions économiques : la mise en commun des biens et des propriétés suivant les possibilités de chacun, de même que leur partage suivant les besoins de chacun de manière à ce qu'il n'y ait plus parmi eux de gens dans la misère. Le partage transforma la masse en une communauté. Certains pourront dire que les deux paragraphes dans lesquels le message central trouve son cadre logique apparaissent ici à cause d'une erreur involontaire de Luc et que, pour cette raison, le témoignage de la résurrection du Seigneur n'a rien à voir avec les questions d'ordre économique. D'autres pourront avancer l'argument, à raison d'ailleurs, que c'est bien grâce à cette attitude vis-à-vis des biens matériels que l'on témoigne de la résurrection du Seigneur. Car la croyance en la résurrection de Jésus montre clairement que la rédemption ne réside pas dans le cumul du pouvoir et de la richesse, mais dans la formation de communautés humaines où tous les hommes sont reconnus indépendamment de leur richesse ou d'autres caractéristiques sociales. Croire en la résurrection de Jésus est une révolution épistémologique, une révolution de la connaissance, qui nous permet de découvrir la vraie image de Dieu et de l'homme. En découvrant le vrai visage de Dieu et la dignité humaine fondamentale de tous les hommes, nous nous sentons interpellés par le cri des pauvres et des exhortés à édifier une société plus humaine et plus juste (Jung Mo Sung).

Exercices :

- 1. Résume les idées fondamentales des deux textes.**
- 2. Engagez une discussion sur les points de vue développés ici.**

Applications

E.



1ère application

Méditation sur un billet de banque

Déposez un billet de banque de votre propre devise sur le sol au milieu du cercle. Lisez lentement le texte. Prenez votre temps pour vous imprégner de tous les thèmes pris individuellement. La méditation doit vous rendre conscience de la complexité du phénomène « argent ». Dans l'argent, plusieurs degrés de réflexion qui s'introduisent au plus profond de la psyche individuelle et collective, entrent en jeu. Nous évoquerons ces degrés de réflexion pendant cette méditation.

Préparation, mise en bouche

- **Asseyez-vous détendus et soyez attentifs à votre respiration : où se propage-t-elle, d'où vient-elle, que fait-elle entrer en moi et que ressort de moi ?**
- Où en suis-je actuellement avec mes sentiments en ce moment : qu'est-ce qui me préoccupe, ne lâche plus ?
- Où me mènent mes pensées ? Suis-je proche ou éloigné de ce thème en ce moment ?

Méditation guidée

- Quelles pensées me viennent à l'esprit en voyant ce billet connu ?
- Dans quel contexte l'ai-je eu en main pour la dernière fois ?
- Pour quelle raison l'ai-je dépensé ou encaissé ?
- Que ferais-je le plus avec ce billet ?
- Quel rôle joue l'argent dans ma vie ?
- A quelle fréquence et de quelle manière est-ce un sujet pour moi ?
- De quelle manière mon rapport à l'argent a-t-il évolué au fil de ma vie ?
- Comment fut-il traité dans ma famille ?
- Qu'en est-il aujourd'hui ?
- Mes critères d'évaluation ont-ils changé avec ce billet ?
- Quand et dans quelles circonstances ai-je gagné de l'argent pour la première fois ? Quels sentiments et souvenirs en ai-je gardé ?
- Combien d'argent ai-je sur moi ? Y a-t-il une somme avec laquelle je me sens à l'aise ou bien au contraire pauvre ?



- Ai-je un seuil qui m'empêche de déchirer un gros billet ?
- Ai-je en moi une limite qui me dit que la coupe est pleine ?
- Ai-je déjà perdu une grosse somme ? Comment ai-je réagi ?
- Ai-je que j'ai déjà donné de l'argent à un mendiant ? Combien et avec quels sentiments ?
- Existe-il un rapport entre l'argent et la perception que j'ai de moi-même ? Ai-je des sentiments de culpabilité en manipulant l'argent ?
- Qu'est-ce qui changerait aujourd'hui si je n'avais pas d'argent ?
- Qu'est-ce qui changerait aujourd'hui si j'avais beaucoup d'argent ?
- Qu'est-ce qui est aujourd'hui pour moi le plus important qui est du au fait que j'a de l'argent à ma disposition ?
- Existe-t-il aussi quelque chose qu'on puisse empêcher avec de l'argent ? Connais-je des côtés de ma personnalité qui s'exprimeraient autrement si je n'avais pas d'argent ?

Épilogue

- **Reprenez lentement vos esprits et focalisez votre attention à nouveau sur les autres, sur l'extérieur.**

Exercice

Ecrivez sur une feuille de papier les réflexions importantes de voyage autour de l'argent. (Rassemblez les feuilles, redistribuez-les au hasard, lisez-les à voix haute et commentez-le selon votre propre vision des choses.)





2ème application

Lis la rubrique économique de ton journal régional.

2.

Exercices :

1. Quelles activités économiques ressortent de ta lecture ?
2. Quels objectifs annoncés servent-t-ils ?
3. Quels sont les bénéficiaires et quelles sont les victimes de cette forme d'économie ? Désignez-les de manière claire.



3ème application

Lis le texte suivant de Dorothee Sölle extrait de « Mystique et résistance » :

3.

Jusqu'où cette pauvreté volontaire peut aller, je l'ai compris à partir d'un document intéressant, la lettre du « Catholic Worker » au trésorier de la ville de New York. La ville avait réquisitionné le terrain, sur lequel se trouvait la maison de la communauté, en raison de la construction d'un métro. Deux tiers de la somme de dédommagement furent payés d'avance. Le règlement final se fit attendre pendant une année et demie. Sur les 68 700 dollars restants, la ville avait fait un virement des intérêts usuels à hauteur de 3579,39 dollars. Sur ce, Dorothy Day (radicaliste catholique 1897-1980) en tant que rédactrice de « Catholic Worker » écrivit aux autorités financières en juillet 1960.

« Par la présente, nous vous remboursons les intérêts pour l'argent que vous nous avez avancé il y a peu car nous ne croyons pas au prêt à intérêts. En tant que catholiques, nous nous sentons proches de l'ancienne théorie de l'Église. Tous les anciens conciles ont interdit les emprunts d'argent et ont décrit comme répréhensible tout acte consistant à gagner de l'argent par le prêt à intérêt. Le droit canonique du moyen âge l'a interdit, et il enjoignit par divers décrets toute personne à rembourser des profits de ce type. L'accent mis par la foi chrétienne sur notre devoir de faire le bien nous ordonne de prêter gratuitement, de donner avec générosité, même en cas de dépossession - comme dans notre cas - de ne pas résister, mais de le

prendre sur soi le cœur joyeux. Nous ne croyons pas au système du profit, et c'est pourquoi nous ne pouvons accepter aucun profit, ni aucun intérêt pour notre argent. Les gens qui ont une vision matérialiste de la sollicitude envers le prochain ne pensent qu'à faire du profit. Quant à nous, nous essayons de faire notre devoir en rendant service sans exiger la moindre rémunération de nos sœurs, tel que Jésus nous a exhortés à le faire par son Evangile (Mt 25). Accorder un prêt qui produit des intérêts est perçu par un franciscain comme un fléau fondamental de la civilisation. L'artiste et écrivain anglais Eric Gill désigne l'usure et la guerre comme les deux plus gros problèmes de notre temps.

Dans la mesure où nous nous sommes penchés sur ces problèmes dans chaque édition du « Catholic Worker » depuis 1933 (la liberté de l'homme, guerre et paix, l'homme et l'Etat, l'homme et son travail) et comme les Saintes Ecritures nous enseignent qu'aimer l'argent est la racine du mal, nous profitons de l'occasion pour vivre pleinement notre foi dans la pratique et faisons un premier geste pour surmonter cet amour de l'argent en vous rendant les intérêts dans le but avoué. »

Questions :

1. Comment réagis-tu à ce geste ?
2. Qu'en penses-tu ?



4.ème application

Il n'est pas nécessaire de convaincre les personnes de sensibilité franciscaine de la valeur des visions et des utopies (ou-topos = réalisé nulle part). Julius K. Nyerere, premier président de la Tanzanie indépendante et « père du socialisme africain », eut une vision pour son pays (autrefois Tanganyika), pour l'Afrique et pour toute la planète. Il la nomma « socialisme ». Le texte suivant est une compilation de discours et écrits de Julius K. Nyerere.

Ujamaa – Base du socialisme africain

Le socialisme est, comme la démocratie, un état d'esprit. Le but de cette étude est d'analyser cet état d'esprit. C'est l'état d'esprit qui différencie le socialiste de celui qui ne l'est pas ; cela vaut aussi pour l'individu comme pour la société. Cela n'a rien à voir avec le fait qu'on soit riche ou pas. Des indigents peuvent être des capitalistes potentiels, exploités de leurs semblables.

Les millionnaires de n'importe quelle société ne prouvent pas leur richesse ; dans les pays très pauvres comme le Tanganyika, il peut y en avoir comme dans les pays riches. La différence fondamentale entre une société socialiste et capitaliste ne réside pas dans les méthodes à créer la richesse, mais dans la manière de la répartir.

Comme la présence de millionnaires dans une société ne dépend pas de leur richesse, il devrait être effectivement intéressant pour les sociologues de découvrir et de vérifier pourquoi nos sociétés en Afrique n'ont pas produit de millionnaires. Je suppose qu'ils découvriraient que cela tient à l'organisation de la société traditionnelle africaine – et donc aussi à la répartition de la richesse qu'elle produit – qui ne laisse quasi aucune place au comportement parasitaire. On pourrait dire également que l'Afrique ne put produire de ce fait aucune classe oisive de propriétaires terriens et qu'en conséquence il n'y eut personne qui était en mesure de créer des œuvres dans l'art et la science dont les sociétés capitalistes sont si fières. Mais les œuvres artistiques et les acquisitions scientifiques sont le produit d'une intelligence qui, comme la terre, sont l'un des cadeaux de Dieu à l'humanité.

Il doit y avoir une erreur quelque part quand, dans

une société dans laquelle un homme, même s'il travaille dur et intelligemment, peut s'approprier en « rétribution » autant que des milliers de ses concitoyens réunis. L'appât du gain pour accéder au pouvoir et au prestige n'est pas socialiste. Dans une société axée sur le profit, la richesse a tendance à vouloir corrompre ceux qui la possèdent. La différence visible entre leur aisance personnelle et la pénurie relative qui règne dans le reste de la société est quasiment indispensable à la jouissance de leur richesse.

A côté de cette conséquence asociale de l'accumulation de richesses privées, il faut interpréter le véritable besoin de s'approprier la richesse comme un « vote de défiance » envers le système social. Si une société est organisée de telle sorte qu'on prend en charge ses membres, alors aucun homme ne devrait se faire de souci sur la question de savoir ce qui va lui arriver demain s'il n'a pas trouvé un trésor la veille au soir, à condition bien sûr qu'il soit d'accord de travailler. La société devrait s'enquérir elle-même du sort de cet homme, de sa veuve ou de ses orphelins. C'est exactement ce que visait la société africaine traditionnelle, avec succès d'ailleurs. Les catastrophes naturelles ont apporté leur lot de famines, mais tous étaient touchés, les « pauvres » et les « riches ». C'était du socialisme. C'est du socialisme. Le socialisme signifie par nature une répartition équitable.

Pour créer de la richesse, que ce soit de manière primitive ou plus moderne, trois éléments sont indispensables : d'abord de la terre. Dieu nous a donné la terre de la quelle nous tirons nos matières premières que nous reconditionnons en fonction de nos besoins. Ensuite les outils. Par expérience, nous avons compris que les outils peuvent nous être fort utiles ! Et enfin l'effort humain ou le travail. Nous n'avons pas besoin de lire Karl Marx ou Adam Smith pour nous rendre compte qu'au fond ni la terre ni la houe ne produisent de la richesse. Nous n'avons pas besoin de titre universitaire en économie pour savoir que ni le travailleur ni le propriétaire foncier ne fabriquent la terre. La terre est le don de Dieu aux hommes.

Dans la société traditionnelle africaine, tout un chacun était un travailleur. Il n'y avait pas d'autre



alternative pour assurer la subsistance de la communauté. Même le doyen de la tribu qui vivait sans avoir à faire un quelconque travail et pour lequel apparemment tout le monde travaillait, avait lui-même dû travailler dur dans ses jeunes années. La richesse qu'il avait maintenant en apparence n'était pas en fait une richesse personnelle ; Il ne la « possédait » que par sa fonction de doyen de tribu et du groupe qui lui produisait cette richesse. Les plus jeunes lui témoignaient leur respect parce qu'il était plus âgé qu'eux et qu'il avait servi la communauté plus longtemps qu'eux. En constatant que dans la société traditionnelle africaine, tout le monde était travailleur, je n'utilise pas pour autant le terme « travailleur » par opposition à « entrepreneur », mais par opposition à « paresseux » ou « oisif ». Il n'y avait pas que le capitaliste ou l'exploiteur et propriétaire terrien qui étaient inconnus de la société africaine, mais aussi cette forme de parasitisme moderne, le paresseux ou l'oisif qui réclame son « droit » à l'hospitalité sans fournir la moindre compensation ! Ceux parmi nous qui parlent de notre façon de vivre en Afrique feraient bien de méditer sur le dicton souahéli suivant : « Traite ton invité comme un invité pendant deux jours, le troisième jour donne-lui la houe ! » Un socialisme sans travail, cela n'existe pas.

L'autre usage du terme « travailleur » dans le sens de « travailleur salarié » et donc en opposition à « entrepreneur » reflète un état d'esprit capitaliste totalement étranger à notre manière de pensée qui fut introduit en Afrique avec le début du colonialisme. Il n'y pas de mal à vouloir nous aussi vivre dans l'aisance, de même ce n'est pas une mauvaise chose que de vouloir acquérir le pouvoir que la richesse entraîne. Mais il est en revanche faux de vouloir acquérir richesse et pouvoir dans le but de l'exercer sur les autres. Il existe malheureusement parmi nous des gens qui ont déjà appris à briguer la richesse dans ce seul objectif. En conséquence, la première chose à faire pour nous est de nous rééduquer nous-mêmes afin de revenir à notre ancien état d'esprit.

De même que nous rejetons l'état d'esprit capitaliste que le colonialisme a amené en Afrique, de même nous nous devons de rejeter toutes les méthodes capitalistes associées. L'une d'entre elles est la propriété foncière privée. Nous avons en Afrique toujours considéré la terre comme une propriété communautaire. Le droit de l'Africain à la terre était exclusivement un droit usufruitaire. Les étrangers apportèrent un concept totalement différent : le concept que la terre est une marchandise négociable.

Non seulement ce type de système nous est étranger, mais en plus il est complètement faux. Dans une société qui connaît la propriété foncière privée, les propriétaires fonciers peuvent appartenir à la même classe, et c'est d'ailleurs ce qu'ils font, comme les paresseux dont j'ai parlé précédemment : dans la classe des parasites. Nous ne devons tolérer la croissance du parasitisme ici en Tanganyika. Mais, comme je le disais en introduction, le socialisme est un état d'esprit. C'est pourquoi il appartient à la population du Tanganyika de s'assurer que l'état d'esprit socialiste ne disparaisse pas à cause de la tentation du gain personnel.

Certains groupes contribueront toujours plus que d'autres au revenu national, en raison de la « valeur marchande » de la production spécifique à leur branche économique. En réalité, les autres groupes peuvent produire des biens et des services qui sont d'une valeur réelle identique, voire supérieure. Par exemple, la nourriture que produit un paysan a une valeur sociale bien plus élevée que les diamants qui sont récoltés dans les mines de Mwadui.

L'une des tâches des syndicats est d'assurer que les travailleurs reçoivent une part équitable du profit. Mais une part « équitable » doit être calculée justement en tenant compte de l'ensemble de la société ». Ce qui vaut pour les groupes, vaut aussi pour les individus. Il existe des compétences, certaines qualifications, qui sont à raison mieux payées que d'autres. Mais dans ce cas aussi, le véritable socialiste exigera sa juste part pour la tâche accomplie et n'essaiera pas de faire pression sur la société, sauf s'il est un capitaliste potentiel, en exigeant un salaire qui correspond à celui que reçoivent ses confrères dans les sociétés autrement plus riches.

Le socialisme européen est issu des révolutions agricole, puis industrielle. La première créa au sein de la société une classe « propriétaire terrienne » et une classe « sans terre » ; la seconde entraîna l'émergence du capitaliste moderne et du prolétariat industriel. Les deux révolutions ont semé les graines du conflit dans la société ; non seulement le socialisme européen est né de ce conflit, mais en plus ses apôtres l'ont érigé en une philosophie. La guerre civile ne fut plus perçue comme un mal ou un malheur, mais comme bonne et nécessaire. Comme la prière pour le christianisme ou l'islam, la guerre civile (qu'ils nomment « lutte des classes ») est pour la version européenne du socialisme un moyen qui n'est pas dissociable du but.

Ainsi, les deux forment la base de tout un mode de vie. Le socialiste européen ne peut pas s'imaginer son socialisme sans son père, le capitalisme !

Pour moi qui ai grandi dans le socialisme de tribu, cette opposition est insupportable. Il confère au capitalisme un rang philosophique que celui-ci ne réclame pas, ni ne mérite. Cette glorification du capitalisme par les socialistes doctrinaires européens n'est pas supportable, dussé-je me répéter.

Le socialisme africain ne commença pas avec l'existence de classes en opposition les unes avec les autres dans la société. De fait, je doute qu'il y ait même un mot comparable à « classe » dans quelque langue africaine que ce soit. La base et le but du socialisme africain est la grande famille. « Ujamaa » ou « sens communautaire familial » décrit notre socialisme. Il est en opposition au capitalisme qui tente de créer une société heureuse sur la base de l'exploitation de l'homme par l'homme ; mais il est aussi en opposition avec le socialisme doctrinaire qui tente de créer une société heureuse sur la base d'une philosophie d'un conflit inévitable entre les hommes. Nous en Afrique nous n'avons pas besoin d'être « convertis » au socialisme et non plus d'être « instruits » sur la démocratie. Tous deux ont leurs racines dans la société traditionnelle de laquelle nous sommes issus. Le socialisme africain moderne, de par son héritage traditionnel, peut concevoir le domaine de la « société » comme une extension de l'unité de base qu'est la famille. Mais l'idée de la famille sociale ne

peut plus rester trop longtemps cantonnée à celle de la tribu, ni à celle de la nation. Lorsque nous luttons pour saper le pouvoir du colonialisme, nous avons appris à quel point l'unité est capitale. Nous avons réalisé que le même état d'esprit socialiste qui donnait la sécurité à chacun aux temps anciens de la vie en tribu parce qu'il appartenait à une famille élargie, doit être maintenu à une échelle supérieure, celle de la nation. Mais il ne faut pas en rester là. Le domaine de la famille auquel nous appartenons tous et tel que nous nous le représentons doit être encore plus élargi, au-delà du clan, de la communauté, de la nation voire du continent. Il doit intégrer toute l'humanité. C'est ici la seule conséquence logique du véritable socialisme. (L'original paru en « Freedom and Unity », Oxford University Press, Copyright Julius K. Nyerere; première parution avril 1962).

Questions et tâches:

- 1. Recherche les points qui distinguent le "socialisme africain" du socialisme des autres continents.**
- 2. Compare et confronte-les avec les représentations de la théorie sociale de l'Église. (cf. cours 24, C. 1.4: marché du travail)**
- 3. Trouves-tu qu'il y a d'éventuels parallèles à faire avec l'utopie franciscaine et biblique?**
- 4. Comment doit-on comprendre dans ce contexte: option pour les pauvres?**





21-1 Critique prophétique des systèmes sociaux : le capitalisme

Christiaens, L. (éd.),

L'enseignement social de l'Église catholique et le monde du travail : extraits d'encycliques et de documents sociaux, de 'Rerum novarum' à 'Sollicitudo rei socialis', Bureau international du travail, Genève 1992.

Coll.,

- « Éthique chrétienne et économie. Le problème Nord-Sud », *Concilium* 160 (1980).
- « La mondialisation », *Pentecôte d'Afrique* 43 et 45 (2001).
- « Rerum novarum. Cent ans d'enseignement social catholique », *Concilium* 237 (1991).
- « Vous avez dit l'argent ? », *Évangile Aujourd'hui* 153 (1992).

Corriveau, L.,

« La doctrine sociale de l'église et la théorie économique : une analyse de l'encyclique *Centesimus Annus* », *Science et esprit* 53 (2001), 497-513.

Herr, É.,

- « La nouvelle économie », *Nouvelle Revue Théologique* 123 (2001), 218-237.
- « Les limites du modèle capitaliste », *Nouvelle Revue Théologique* 118 (1996), 161-181.

Jean-Paul II parle des questions sociales :

travail, développement, économie, Librairie générale française, Paris 1994.

Laurent, B.,

L'enseignement social de l'église et l'économie de marché, *Parole et silence*, Pris 2007.

Naudet, J.-Y.,

La liberté, pour quoi faire ? 'Centesimus an-

nus' et l'économie, Mame, Paris 1992.

Puel, H.,

« Le néolibéralisme, modèle économique dominant », *Revue d'éthique et de théologie morale* 233 (2004), 29-51.

Salmon, A.,

La tentation éthique du Capitalisme, *La Découverte*, Paris 2007.

Revue Spiritus

- « La mondialisation », 146 (1997)
- « Mondialistes autrement », 166 (2002)

21-2 Critique prophétique des systèmes sociaux : le marxisme

Christiaens, L. (éd.),

L'enseignement social de l'Église catholique et le monde du travail : extraits d'encycliques et de documents sociaux, de 'Rerum novarum' à 'Sollicitudo rei socialis', Bureau international du travail, Genève 1992.

Coll.,

- « Après le marxisme, témoignages franciscains de l'Est », Évangile Aujourd'hui 152 (1991).
- « La religion pendant et après le Communisme en Europe de l'Est », Concilium 286 (2000).
- « Rerum novarum. Cent ans d'enseignement social catholique », Concilium 237 (1991).

Corriveau, L.,

« La doctrine sociale de l'église et la théorie économique : une analyse de l'encyclique Centesimus Annus », Science et esprit 53 (2001), 497-513.

Diop, Th.,

Marxisme et critique de la modernité en Afrique, L'Harmattan, Paris 2007.

Jean-Paul II parle des questions sociales :

travail, développement, économie, Librairie générale française, Paris 1994.

Naudet, J.-Y.,

La liberté, pour quoi faire ? 'Centesimus annus' et l'économie, Mame, Paris 1992.

Perru, O.,

« La société est-elle une association de travail ? », Revue d'éthique et de théologie morale 219 (2001), 109-129.

Richard, J.,

« Doctrine sociale et théologie de la libération », Études théologiques et religieuses 79 (2004), 541-561.





Table des illustrations

Page titre:

Saint François. Pieter Geraedts, Pays-Bas.

Page de garde :

Symbole du communisme

P. 5 : Lénine parle aux travailleurs des usines
Putilow à Saint-Pétersbourg en mai 1917

P. 6 , colonne gauche :
Karl Marx.

P. 6 , colonne droite :
Ouvriers.

P. 7 , colonne gauche :
Friedrich Engels

P. 7 , colonne droite :
Maître du Hildegardis Codex « la vraie trinité
dans la vraie unité », vers 1147. Abbaye
bénédictine Sainte-Hildegarde, Eibingen près
de Rüdesheim.

P. 9 : Tiré de Parteileben, N° 2, janvier 1974.

P. 10 : En 1949, la Chine devient communiste.
Proclamation de la république populaire de
Chine.

P. 11 , colonne gauche :
Mikhaïl Aleksandrovitch Bakounine

P. 11 , colonne droite :
Illustration provenant du Brésil

P. 12 : Fidel Castro d'après un panneau de Niko,
1970.

P. 13 : Salvador Allende et Pablo Neruda. Tiré de:
Chili – un livre noir.

P. 14 , colonne gauche :
Ernesto Che Guevara.

P. 14 , colonne droite :
Tiré de : Franziskaner Mission, 3/93.

P. 15 , colonne droite :

Jésus comme défenseur des ouvriers agricoles
contre l'appât du gain et la soif de pouvoir.
Peinture murale dans l'église de la paroisse
Santa Teresinha, Brésil.

P. 15 , colonne gauche :

Tiré de Flugsand, 1992. Dessin provenant
d'Asie.

P. 16 : Tableau de Cerezo Barredo, 1995. Brésil.

P. 17 , colonne gauche :

Tiré de : Chili – un livre noir.

P. 17 , colonne droite :

La Porte de Brandebourg.

P. 19 : L'aide de construction. Statue de bronze de
Fritz Cremer

P. 21 : Aujourd'hui c'est le peuple qui règne. Tiré de
Chili – un livre noir.

P. 22 : Libérer les pauvres au sens de l'Évangile.
Image provenant d'Afrique.

P. 24 , colonne gauche :

Saint François et Sainte Claire. Miniature de
l'école d'Ombrie. Spolète, Musée civil.

P. 24 , colonne droite :

Missionnaires franciscains à Madagascar. Tiré
de : MF, 8/9/97.

P. 26 : Le peuple de Dieu en chemin. Tiré de : « Alle
Welt », 9/10/91.

P. 27 : Tiré de : Kontraste, 2/92, photo de Gérard
Klijn.

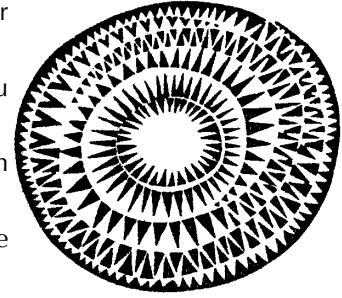
P. 28 : Christ, le Sauveur est là. Beate Heinen, 1989.

P. 44 : Dessin de O. Frick et W. Frick-Kirchhoff. ?



Auf dem Platz des himmlischen Friedens
geschah es:
Viele Menschen waren da beisammen,
aus verschiedenen Rassen, Nationen,
Religionen und Jahrhunderten.

Plötzlich begann der
wunderschöne Name
dieses Platzes zu
fließen,
wurde zu einem
Tätigkeitswort:
Der himmlische
Friede sprang
auf die Menschen
über.



Alle gingen aufeinander zu,
wie von einer
unsichtbaren Hand geführt,
schauten sich in die Augen,
begannen miteinander
zu sprechen
- und verstanden sich.

Wie kommt es, wunderten sie sich,
daß wir einander verstehen?
Spricht doch jeder in seiner Muttersprache!
Unter uns sind Chinesen und Amerikaner,
Hottentotten und Südsee-Insulaner,
Schlitzaugen aus Japan
und Schlitzohren von der Wall-Street
und aus der Drogen-Unterwelt;

da sind Leute aus Albanien und Soweto,
Anhänger von Khomeini und Lefèbre,
Buddhisten, Hindus und New-Age-Fans.

Und Christen aller Farben:
Orthodoxe und Zwinglianer,
Alt-Katholiken und Pfingstler,
Presbyterianer und Neu-Apostolen.

Auch Katholiken sind da

Da hörten sie eine Stimme,
nicht eine, die mächtig über den großen Platz hallte.

Eine Stimme in ihrem eigenen Innern,
eine ganz leise, kaum hörbar:
In eurem Innern bin ich der Friede.
DER HIMMLISCHE FRIEDE

Louis Zimmermann (nach Apg 2).

und der Papst mit einigen Männern
aus dem Vatikan,
Gläubige aus Basisgemeinden in Nicaragua
und Leute aus Leipzig.

Christen und Christinnen,
die sich bis jetzt bekämpft
oder kaum
umeinander gewußt haben.

Solche,
die bisher
mehr dem Geld als dem Geist,
mehr dem Gesetz
als der Liebe gefolgt waren.

Da treffen wir Rosa Luxemburg
und Mirjam aus Nazareth,
Che Guevara und Elias,
Jeanne d'Arc
und die „Frauen für den Frieden“,
Moses und Gorbatschow,
Nelson Mandela mit Botha an seiner Seite.

Viele sind da
mit geschundenen Körpern
- die Ketten fallen gerade zu Boden;
andere mit Peitschen in den Händen
- sie lassen sie gerade fallen ...

Plötzlich
verstanden sich alle.
Erstaunt und verwirrt fragten sie einander,
was das bedeute ...

La structure du cours

A La Famille franciscaine – porteuse d’une mission spécifique

1. Le christianisme, religion de l’Incarnation
2. La Famille franciscaine
3. Collaboration interfranciscaine aujourd’hui
4. Formation initiale et formation permanente

B Les fondements du charisme missionnaire franciscain

5. Les fondements bibliques et prophétiques de la mission franciscaine
6. L’origine de la mission dans le mystère de la Trinité
7. La mission franciscaine d’après les sources anciennes
8. Fidélité et trahison : une histoire de la mission franciscaine
9. La mission franciscaine d’après les sources modernes

C La dimension mystico-religieuse du charisme missionnaire franciscain

10. L’unité de la mission et de la contemplation
11. La décision pour le Christ et une dimension universelle
12. Fraternité universelle : réconciliation avec Dieu, l’homme et la nature
13. La vocation apostolique franciscaine et l’annonce de la Bonne Nouvelle
14. Sœurs et frères dans un monde sécularisé
15. Dialogue avec d’autres religions : une voie franciscaine
16. Rencontre avec les musulmans
17. L’inculturation : un devoir franciscain
18. Le rêve franciscain d’une Église amérindienne

D. La dimension socio-politique du charisme missionnaire franciscain

19. François d’Assise et l’option pour les pauvres
20. La théologie de la libération du point de vue franciscain
21. Critique prophétique des systèmes sociaux:
1ère partie : le capitalisme
2ème partie : le marxisme
22. « Homme et femme, il les créa... » – Un défi franciscain
23. Engagement franciscain pour la paix et pour le monde
24. Notre relation face à la science et à la technique

Résumé

25. La tâche permanente des Franciscains dans l’Église